



# Le Tintinnabulum Naturae : Un imaginaire moléculaire de la globulisation

Yves Citton

## ► To cite this version:

Yves Citton. Le Tintinnabulum Naturae : Un imaginaire moléculaire de la globulisation. Rêveries métaphysiques d'un solitaire de Champagne, Champion, pp.237-280, 2012. hal-00848099

**HAL Id: hal-00848099**

**<https://hal.science/hal-00848099>**

Submitted on 25 Jul 2013

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

POSTFACE

LE *TINTINNABULUM NATURÆ* :  
UN IMAGINAIRE MOLÉCULAIRE DE LA GLOBULISATION\*

par

Yves Citton

*Les avatars du phallus à clochettes*

Notre époque saturée d'images manque d'imagination. La vertu principale de la quarantaine de pages que proposent le *Tintinnabulum Naturæ* et les *Pensées métaphysiques* tient à ce qu'elles stimulent, nourrissent et contribuent à structurer notre imagination ontologique – notre capacité à nous donner des images de l'« être » (du « monde », de la « réalité ») qui aident à nous y repérer. Cornelius Castoriadis a bien mis en lumière le rôle que joue l'imaginaire dans l'institution des sociétés<sup>1</sup> : moins que des « reflets » de la réalité qui nous entoure, les représentations imaginaires (tableaux, films, livres, discours, rêves, fantasmes) sont à concevoir comme des opérateurs de frayage qui ouvrent, creusent, aplanissent, infléchissent, bloquent ou favorisent nos investissements cognitifs et affectifs – et, à travers ceux-ci, nos comportements à venir. Si je m'imagine vivre dans un monde régi par des dieux colériques, j'expliquerai certains événements par des causes invisibles, je tendrai à ressentir des affects de peur et de suspicion, j'adopterai des comportements d'humilité et de soumission. Si au contraire ma communauté me conduit à imaginer le monde comme résultant de l'auto-organisation de la matière universelle, je chercherai à comprendre les causes prochaines des phénomènes observés, j'apprendrai à faire confiance aux capacités qu'ont les humains de ré-agencer leur environnement et je m'investirai activement dans ces efforts de réagencement. Les formes de nos institutions politiques, de notre environnement urbain, de nos rapports domestiques sont à la fois structurées par cet imaginaire ontologique (instituant) et structurantes envers sa reproduction et ses évolutions (qui sont toujours largement instituées) – selon les frayages dynamiques de boucles récursives et de

---

\* Cette postface est dédiée à Charles Wolfe, qui m'a fait découvrir le *Tintinnabulum*, entre bien d'autres choses.

<sup>1</sup> Cornelius Castoriadis, *L'Institution imaginaire de la société*, Paris, Seuil, 1975.

bifurcations, de codage et de surcodage qui régissent les rapports entre la *natura naturans* et la *natura naturata*.

Les quelques études déjà consacrées aux écrits du Solitaire de Champagne<sup>2</sup> ont bien caractérisé le type d'imaginaire ontologique proposé par ce texte. On cerne assez précisément cet imaginaire en le situant à l'intersection d'un régime d'immanentisme qui permet à l'auteur d'« anticiper la théorie du chaos » (Porset 2002, p. 43), d'un « panthéisme évolutionniste » qui « conçoit la sensibilité, l'intelligence dans un sens large, comme une propriété émergeant de l'organisation de la matière inerte, et se développant en fonction de la complexité des éléments qui forment la structure des différents genres d'êtres » (Benítez 2002, p. 59, 76), et d'une « première formulation véritable de l'hypothèse transformiste » (Matton 2002, p. 38 et Benítez 2002, p. 39). Il y a donc un large accord sur le fait que le *Tintinnabulum* nous propose d'envisager l'« être » (la nature, le monde, la réalité) comme une totalité multiple, hétérogène et chaotique, dont les interactions immanentes permettent l'émergence de structures d'organisation qui produisent la vie, la sensibilité et l'intelligence, au fil d'évolutions, de transformations et complexifications apparemment sans fin.

Cette caractérisation très générale de l'imaginaire ontologique du *Tintinnabulum* permet déjà de rendre compte de la façon dont il met en scène sa propre énonciation (à travers son titre et son Avant propos). Dans le monde encore majoritairement chrétien des années 1770, un imaginaire aussi radicalement « matérialiste » ne peut se présenter que comme un ensemble de « Rêveries », relevant d'une « Métaphysique Africaine », dont « beaucoup de personnes » ne pourront qu'être « scandalisées », au point de lui « procurer l'honorable distinction d'un bucher public » (p. 159). L'« individu » (autant dire l'énergumène), « Métaphysicien des bois », qui aura le front de lancer de telles vues au visage d'un « certain Théologien » ne pourra qu'avoir l'air d'un « Orang Outang » tenant « d'une Nègresse sa mere la faculté

<sup>2</sup> *Tintinnabulum Naturæ. Rêveries d'un individu semi homme semi bête engendré d'une négresse et d'un orang-outang, suivi de Pensées métaphysiques lancées dans le tourbillon et de quelques poésies et pièces fugitives, par un solitaire de Champagne, édités et présentés par Sylvain Matton, avec des études de Miguel Benítez, Alain Mothu, Alain Niderst et Charles Porset*, Paris/Milan, Séha/Archè, 2002. Dans le reste de cette postface, je ferai référence aux études parues dans l'édition de 2002 en donnant le numéro de page entre parenthèse à la suite de la citation. En revanche les numéros de page donnés entre parenthèse après les citations du Solitaire de Champagne sont ceux de la présente édition.

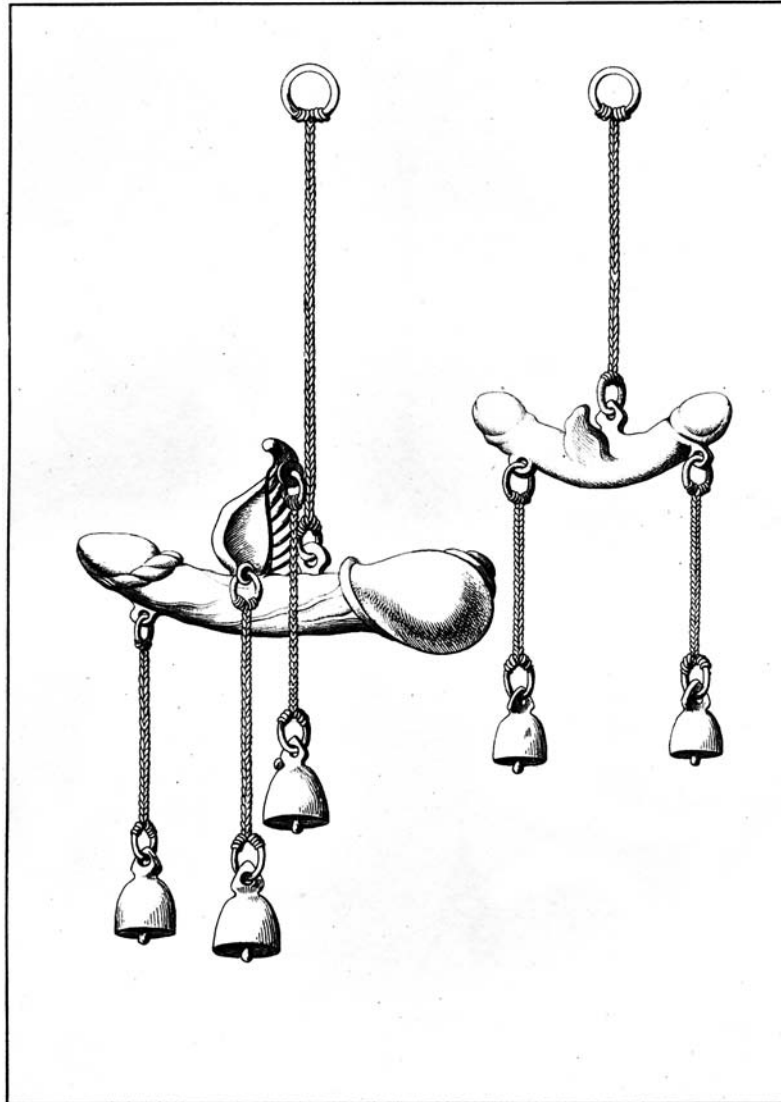


Figure 1 : *Tintinnabulum ailé*  
(Museo Archeologico Nazionale de Naples)

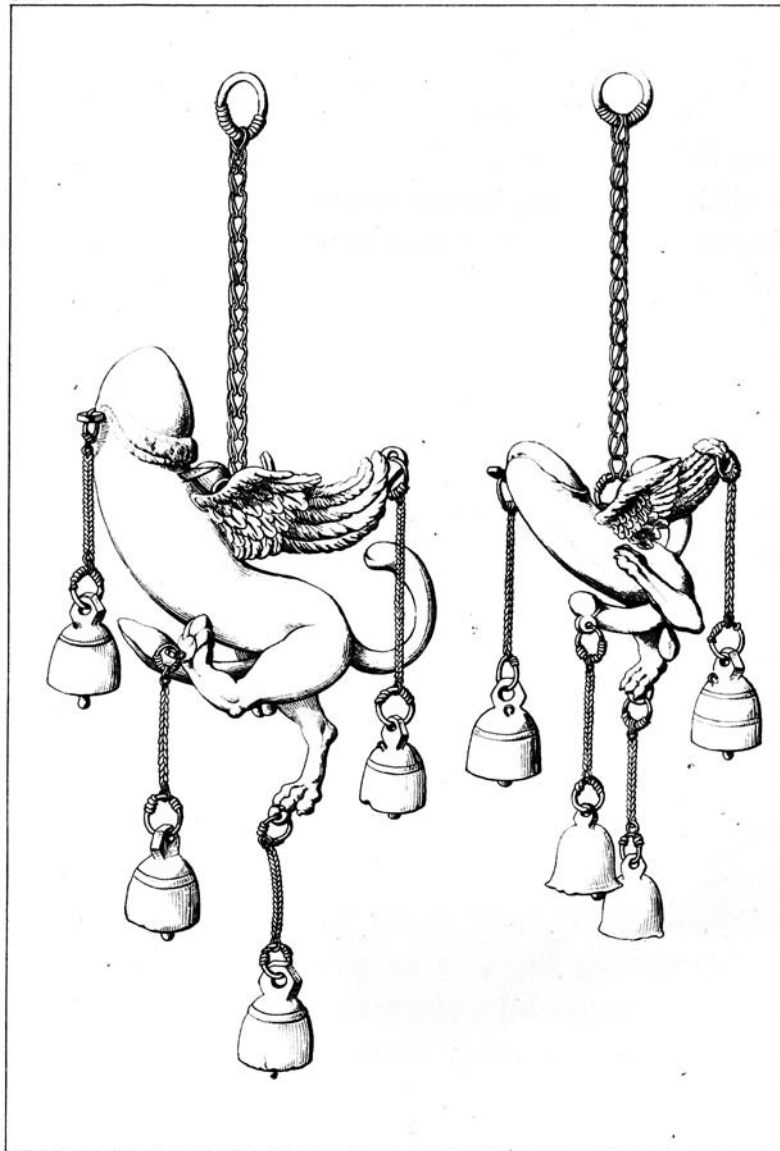


Figure 2: *Tintinnabulum polyphalle*  
(Museo Archeologico Nazionale de Naples)

de la parole» (p. 161) – avec toutes les implications de mépris racia-  
liste attachées à l'image d'une telle généalogie.

Aussi transgressif que puisse s'afficher un tel geste de scandale  
scriptural, il rentre parfaitement dans une catégorie assez commune à  
la pensée la plus radicale des Lumières : Diderot présente aussi son on-  
tologie sous le couvert du rêve et du délire fiévreux, Rousseau se veut  
« barbarus » exilé au sein de la socialité parisienne, Léger-Marie Des-  
champs donne à sa philosophie la forme d'un « cri » appelé à abolir  
notre « état de lois », Charles-François Tiphaigne de la Roche et toute  
la tradition utopique iront chercher en Afrique ou en Australie des vi-  
sions appelées elles aussi à renvoyer à notre monde l'image inversée  
d'un scandale. À la suite d'Érasme, ce sont tous ces auteurs qui se dé-  
marquent de la rationalité commune en agitant le « Grelot de la Folie »  
qui donne son titre au *Tintinnabulum* (littéralement : grelot) *Naturæ*.

Dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, le grelot du *Tintinnabulum*  
pouvait toutefois résonner de connotations beaucoup plus précises (et  
différemment scandaleuses). Dans l'une des lettres, datant de 1762 et  
publiée en français dès 1764, à travers lesquelles Winckelmann a dif-  
fusé dans l'Europe savante les découvertes récentes faites à Pompéi et  
Herculanum, l'érudit allemand évoque des statuettes représentant « un  
membre viril ou Priape, de bronze », dont plusieurs sont représentés  
« avec des ailes & avec des clochettes pendues à des chaînes entrelas-  
sées. [...] Les clochettes sont de métal, montées en argent ; apparem-  
ment que leur son devoit produire un effet à peu près semblable à celui  
des clochettes qui se mettoient sur les boucliers des anciens ; ici elles  
étoient faites pour inspirer la terreur, & là elles avoient pour objet  
d'éloigner les mauvais génies »<sup>3</sup>. Or il se trouve qu'on se sert du mot  
latin de *tintinnabulum* pour désigner ces phallus à clochettes.

Resitué au sein de la fureur qu'ont connue dans les années 1760 les  
antiquités redécouvertes à Pompéi et Herculanum, le *Tintinnabulum*  
*Naturæ* s'inscrit donc dans une imagerie bien en phase avec le déve-  
loppement de la littérature érotique de la seconde moitié du siècle –  
tant il est vrai, comme le répète le refrain du vaudeville publié par le  
même Solitaire de Champagne dans *l'Almanach des Grâces*, qu'« il  
faut suivre la mode » (p. 227). Les « Étrennes érotiques chantantes »  
de 1786 ne sont qu'une résonance plus explicite du même grelot phal-  
lique qui animait déjà en sous-main la « Métaphysique Africaine » de

<sup>3</sup> Johann Joachim Winckelmann, *Lettre de M. l'abbé Winckelmann à M. le Comte de Brühl sur les découvertes d'Herculanum* (1764), Quatrième partie, 1<sup>ère</sup> section, dans *Recueil de lettres de M. Winckelmann sur les Découvertes faites à Herculanum, à Pompei, à Stabia, à Caserte et à Rome*, traduit de l'allemand par Hendrick Jansen, Paris, Barrois, 1784, p. 59-61.

1772. À l'orang-outang fêru d'ontologie des deux premiers écrits (philosophiques) correspondent les multiples amants lascifs mis en scènes par les poésies fugitives (érotiques) qui complètent le recueil : le même « charivari » (p. 199), la même excitation, le même bouillonnement d'émanations écumantes anime le grelot de la (sage) folie et les clochettes du phallus (en érection). Le *Tintinnabulum* mérite d'être situé à l'intersection de l'arrivée en France des premiers grands singes anthropoïdes, bien retracée par l'article d'Alain Mothu (2002, p. 94-96), et la remontée des statuettes antiques (lascives) découvertes aux environs de Naples<sup>4</sup> – l'image du singe en rut fusionnant les deux imaginaires, d'autant plus qu'il s'agit d'un issu de la fornication d'un Orang Outang et d'une « négresse ».

Le titre et la mise en scène du discours de l'Orang Outang paraissent donc inscrire immanentisme, panthéisme, émergentisme, transformisme sous les auspices d'un vitalisme fortement marqué par l'empreinte de la symbolique sexuelle. Il n'est d'ailleurs nul besoin de se livrer à des contorsions interprétatives pour voir apparaître le sexe sous la surface de la spéculation ontologique. Deux pages des *Poésies et pièces fugitives* explicitement consacrées à des *Réflexions sur la génération des Males et des Femelles* décrivent très explicitement la mécanique de la copulation sexuelle :

« Les molécules mâles et femelles s'amalgamant de la manière la plus intime, par l'éjaculation de celles du mâle et par l'émission de celles de la femelle, toutes deux faites en même temps, la plus abondante ou la plus énergique absorbe l'autre, la dénature en la changeant en sa propre substance, et le résultat se trouve indispensablement le produit de l'individu le mieux disposé et le plus puissant dans le moment où l'acte de la génération s'opère. » (p. 192)

Ailé ou pas, le phallus enjoué des Priape exhumés à Herculaneum est ici mis à bon usage, apportant du coup une première réponse, simpliste mais intuitive, à la question de savoir comment se fait le monde : par l'éjaculation et le mélange de semences porteuses de vie. Loin de nous donner « le dernier mot » de la fantasmagorie de l'auteur du *Tintinnabulum*, cette imagerie copulatoire ne constitue qu'un point d'entrée – parmi bien d'autres également possibles et fructueux – dans une pensée de l'être autrement plus puissante que toute réduction à une triangulation familiale ou à une scène primitive. (Jacques-Antoine

<sup>4</sup> Voir sur ce point Judith Harris, *Pompeii Awakened. A Story of Rediscovery*, New York, Tauris, 2007, chapitre VII « Dirty and Other Pictures », p. 110-123.

Grignon des Bureaux a évidemment lu *l'Anti-Œdipe*.) L'analyse de la copulation proposée ici et les Priape romains qui lui servent de titre et d'emblème permettent toutefois d'esquisser d'ores et déjà quatre pistes d'approfondissement :

a) Relevons d'abord que la section consacrée aux *Réflexions sur la génération* citée à l'instant ne paraît opposer de façon binaire un principe mâle à un principe femelle que pour diluer aussitôt ce binarisme dans une pensée de la quantité, de la tension graduée et de la puissance relative. Le but de cette section est en effet de préciser ce dont « Mr de Buffon » n'est pas parvenu à rendre compte dans son système : « comment le germe est déterminé à la procréation d'un individu male ou femelle » (*ibid.*). Le problème est posé sur la base d'une égalité de principe et de pouvoir entre hommes et femmes : « les parties sexuelles étant de même nature dans les mâles et les femelles, quoique différemment conformées, ont la même tendance par la propension naturelle et générale qu'ont les similitudes à se réunir entre elles » (*ibid.*). Ce qui décidera du sexe de la progéniture tiendra uniquement à la puissance singulière des individus copulants : « une jeune et vigoureuse femelle accouplée avec un male ou vieux ou de faible complexion » aura tendance à produire un mixte où dominera l'élément femelle. « D'où l'on peut conclure qu'un individu absolument hermaphrodite serait le résultat de deux semences prolifiques absolument et parfaitement combinées en même tems, et en égales proportions de toutes leurs natures » (*ibid.*). Éjaculation (mâle) et émission (femelle) sont donc mises sur le même plan d'un rapport purement quantitatif entre des qualités relevant de « dispositions » et de « conformations » forcément hybrides. (Jacques-Antoine Grignon des Bureaux a également lu Irigaray et Cixous.) Plus largement, tout individu est à concevoir comme un mixte qui – sauf exception hermaphrodite – résulte de la combinaison imparfaite de natures multiples en proportions inégales. La vie singulière de cet individu sera donc déterminée par les rapports de puissance caractérisant sa composition interne et ses relations avec les individus qui l'entourent. Loin d'être un monstre inouï, l'« individu semi homme, semi bête engendré d'une Négresse et d'un Orang-Outang » dont le *Tintinnabulum* annonce les « Rêveries » donne en réalité une formule assez typique des combinaisons boiteuses de réalités hétérogènes dont nous sommes tous formés.

b) Une petite promenade dans la collection des *tintinnabula* exhumés à Herculaneum et à Pompéi fait découvrir des variations sur le phallus à clochettes qui entrent en résonances suggestives avec les plaisirs textuels du Solitaire de Champagne. Ainsi le *tintinnabulum* polyphalle (figure 2) paraît-il résulter à la fois d'un excès de puissance



de la conformation mâle et d'une tendance de ce principe «unaire» par excellence qu'est le phallus (si l'on en croit la vulgate psychanalytique) à subir lui-même un processus de démultiplication, de prolifération et d'auto-engendrement incontrôlé: c'est bien un monde de pullulement que décrit le *Tintinnabulum*. Un monde fractal où le gros phallus s'avère porteur de petits phallus inclus (impliquant la possibilité d'une réplique à l'infini de cette structure d'emboîtement). Un monde littéral, aussi, où l'euphémisme de la «queue» s'avère prendre la réalité induite d'un organe réellement phallique. Un monde de greffes, de transplantations, de bidouillages chirurgicaux et de suppléments prosthétiques, au gré desquels vous pouvez parfaitement vous retrouver avec des pénis qui vous poussent sur le dos ou des anneaux qui vous percent le nombril, les tétons ou le départ du prépuce. (Jacques-Antoine Grignon des Bureaux, en bon mixte de simien et de cyborg, a bien entendu fait de Donna Haraway une lecture approfondie et féconde<sup>5</sup>.)

c) Sur les pas de Winckelmann, la même promenade permet de rencontrer un curieux gladiateur tintinnabulant, armé d'un petit sabre et en train de se battre contre son propre phallus prêt à l'attaquer sous la forme d'une panthère (figure 4). Après la figuration d'un monde fait de multiplicité avec le *tintinnabulum* polyphalle, on découvre ici la figuration d'un monde qui n'est pas tant «auto-engendré» – comme le clame la tradition du Dieu-Nature cause de soi – qu'en guerre perpétuelle avec soi-même. On sait que la tradition spinoziste se construit sur l'association de ces deux propriétés, puisqu'elle met la causa sui au premier moment de sa construction théorique (première définition d'*Éthique* I) et l'entre-destruction au cœur de sa conception des rapports naturels qu'entretiennent les existants les uns avec les autres (axiome unique d'*Éthique* IV: «si une chose quelconque est donnée, une autre plus puissante est également donnée, par laquelle la première peut être détruite»). On a vu cette ontologie de la puissance (à la fois créatrice et destructrice) émerger dans la façon dont le *Tintinnabulum Naturæ* analyse la détermination du sexe de la progéniture par le jeu des forces relatives des individus et de leurs semences. De même qu'un équilibre parfait entre ces forces – équilibre hypothétique et irréaliste – produirait «un individu absolument hermaphrodite» (p. 192), de même peut-on imaginer qu'un individu soit le lieu d'un combat parfaitement équilibré entre les forces contraires (de création et de destruction) qui l'agissent. C'est précisément un tel

<sup>5</sup> Voir Donna J. Haraway, *Manifeste cyborg et autres essais. Sciences - Fictions - Féminismes*, Paris, Editions Exils, 2007 et *Des singes, des cyborgs et des femmes. Réinvention de la nature*, Paris, Editions Jacqueline Chambon, 2008.

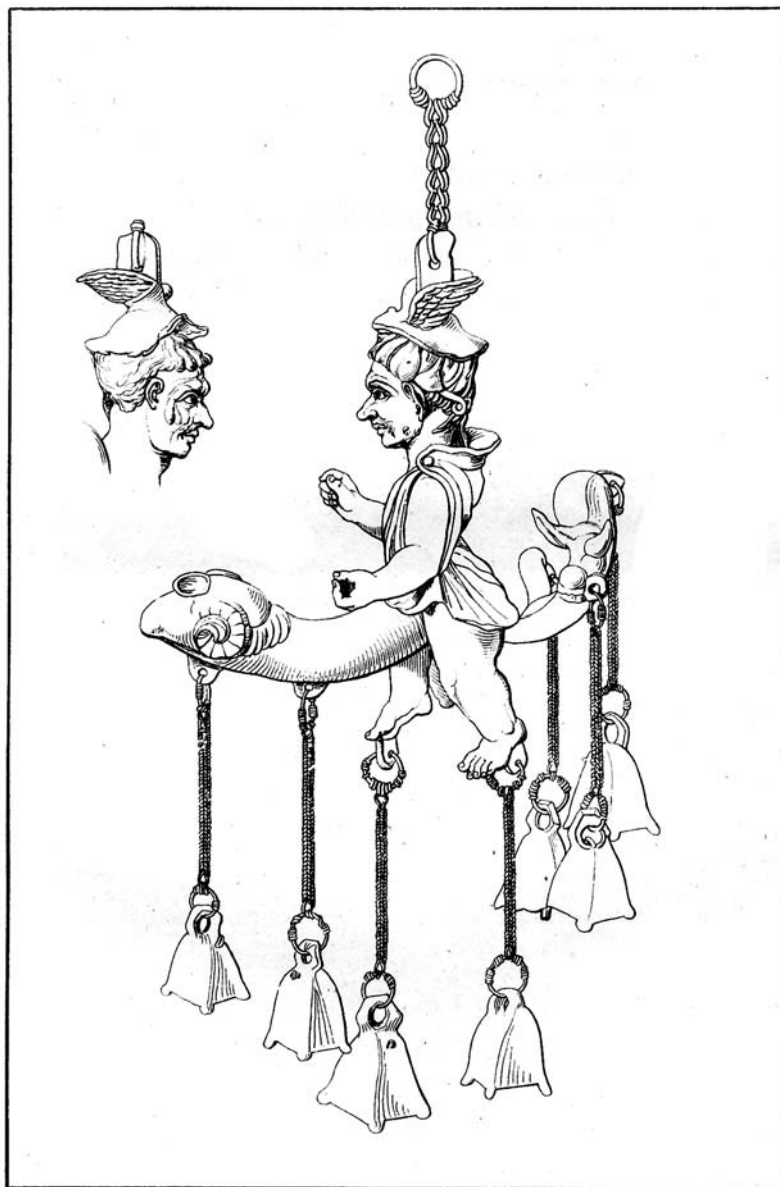


Figure 3: *Tintinnabulum* de Mercure  
(Museo Archeologico Nazionale de Naples)

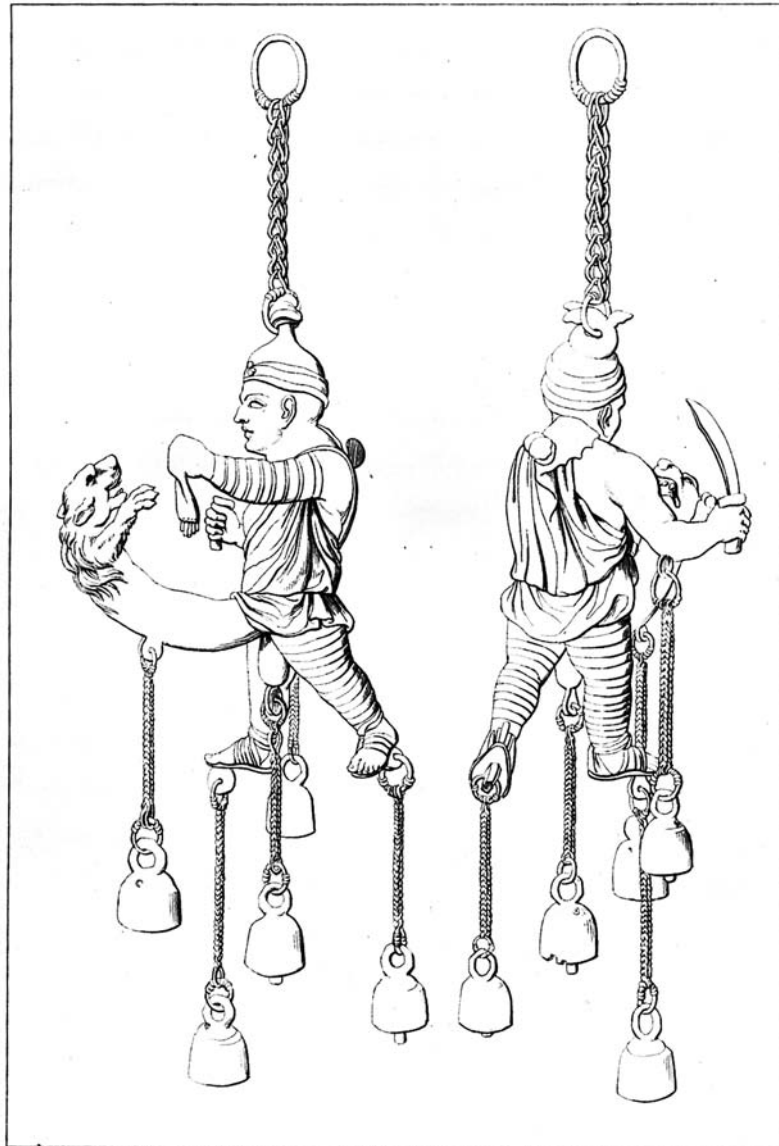


Figure 4: *Tintinnabulum du gladiateur*  
(Museo Archeologico Nazionale de Naples)

individu que figure de façon frappante le *tintinnabulum* du gladiateur. Comment, en le voyant, ne pas penser à la phrase de Bayle qui a assuré à la fois la célébrité et la ridiculisation du spinozisme dans la France des Lumières ?

Contrairement à l'intuition commune qui nous fait décrire une guerre par une phrase du type « les Allemands ont tué dix mille Turcs », le « système de Spinoza » nous propose une syntaxe selon laquelle « Dieu modifié en Allemands a tué Dieu modifié en dix mille Turcs », c'est-à-dire « Dieu se hait lui-même ; il se demande des grâces à lui-même, et se les refuse ; il se persécute, il se tue, il se mange, il se calomnie, il s'envoie sur l'échafaud, etc. »<sup>6</sup>. Autant dire qu'il se bat au sabre contre l'organe principal de sa reproduction, devenu prédateur menaçant la survie de ce qui le nourrit. Quelle image peut mieux rendre compte de ce qu'est effectivement une guerre (ou tout conflit inter-humain) considérée du point de vue de la Nature dans son ensemble. Le monde pullulant, prosthétique, fractal et littéral du *Tintinnabulum Naturæ* est donc aussi, et surtout, un monde considéré d'un point de vue globalisé, au regard duquel il est également adéquat de dire que l'être est pluralité et de dire que tout est un – jusqu'aux pires ennemis prêts à se dévorer (eux-mêmes) et à se couper la tête (la leur).

d) Ce qui constitue toutefois le lien le plus étroit entre les figures érotiques tirées des ruines de Pompéi-Herculanum et les textes du Solitaire de Champagne, ce sont moins les images phalliques (dans leurs surprenantes transformations évoquées à l'instant) que les multiples grelots qui sont suspendus sous ces Priape de bronze – et qui donnent son titre onomatopéique au *Tintinnabulum Naturæ*. Autrement dit : c'est moins ce qui s'offre scandaleusement au regard que ce qui se donne discrètement à entendre qui fonde l'originalité de l'ontologie proposée par l'ensemble de textes attribués à Jacques-Antoine Grignon des Bureaux. Les deux pages des *Réflexions sur la génération des Males et des Femelles* citées plus haut ne constituent nullement l'extrait le plus significatif ni le plus novateur de cet ensemble. Le véritable opérateur de frayage tient au rôle central (quoique discret) que jouent les phénomènes acoustiques dans l'imaginaire ontologique du *Tintinnabulum*. En même temps que les singes ramenés de pays exotiques et les antiquités exhumées de la région de Naples, les premières théorisations générales des phénomènes acoustiques et ondulatoires déferlent sur la France des Lumières. Durant le siècle qui va des ré-

<sup>6</sup> Pierre Bayle, *Écrits sur Spinoza (1683-1706)*, Paris, l'Autre Rive/Berg international, 1983, p. 69.

flexions de Kepler et Mersenne sur la notion d'harmonie universelle aux découvertes de Joseph Sauveur et aux équations de d'Alembert, on apprend à imaginer (et à calculer) l'être à partir de résonances ondulatoires et de vibrations<sup>7</sup>. Les *Pensées Métaphysiques lancées dans le Tourbillon* qui font suite au *Tintinnabulum Naturæ* pour en expliciter le contenu, se concluent sur un *Système Antithéocratique de Spinoza*, qui réduit la pensée du philosophe hollandais à un athéisme matérialiste (assez vulgaire) destructeur de toute croyance. La seule affirmation positive et frappante proposée par les vingt alexandrins de ce poème tient au registre vibratoire évoqué pour rendre compte de la production de pensée par le tourbillon universel :

« ainsi des vibrations des fibres du cerveau  
résultent les idées et du sage et du sot ;  
de tout individu la forme naturelle  
est le type certain de ce qu'Ame on appelle ;  
et d'un choc partiel les fréquents résultats  
sont cette ame idéale inventée icy bas. » (p. 183)

Ici comme souvent par ailleurs<sup>8</sup>, une référence creuse à Spinoza résonne bien plus fortement que prévu, dès lors qu'on se rend sensible à l'imaginaire ontologique qui s'y fraie un chemin à travers la référence vibratoire. Les « idées » et les pensées, sages ou sottes (peu importe), ne sont que certaines manières qu'ont certaines « molécules », assemblées en « fibres » dans le cerveau, de vibrer ensemble, selon un même mouvement d'ondulation. Loin d'être un don divin, tombé sur nous du haut des cieux par la grâce d'un Dieu providentiel, « l'âme » de « tout individu » n'est qu'une émanation des rencontres et des « chocs » causés par « l'éternel mouvement de ce vaste univers » (*ibid.*). Plutôt qu'à lever les yeux vers ce ciel où pointent superbement les phallus et les prêtres plus ou moins zélés, le *Tintinnabulum* nous invite à écouter les vibrations émanant de l'entrechoc des multiples clochettes agitées par les tourbillons qui nous constituent chaotiquement.

<sup>7</sup> Pour de bonnes présentations de ces découvertes et réflexions, je renvoie aux travaux d'André Charrak, *Raison et perception. Les fondements de l'harmonie au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Vrin, 2001 (pp. 57-106), « La musique entre physique et mathématique », *Dix-huitième siècle*, n° 31 (1999), pp. 33-44 ainsi que *Musique et philosophie à l'âge classique*, Paris, PUF, 1999, de même qu'à Béatrice Didier, *La Musique des Lumières*, Paris, PUF, 1985, chapitre « La physique des sons », pp. 91-110.

<sup>8</sup> Je renvoie sur ce point au chapitre « Résonances » de mon ouvrage *L'Envers de la liberté. L'invention d'un imaginaire spinoziste dans la France des Lumières*, Paris, Éditions Amsterdam, 2006, p. 197-231.

*Les niveaux de composition de l'univers (espaces, régimes, globes)*

Même si on verra tout à l'heure que cette approche, quoique plus intuitive, est finalement trompeuse, on peut commencer par définir l'être (le monde, la réalité) à travers ses différents niveaux de composition. Les éléments les plus simples sont décrits par le *Tintinnabulum* comme des «substances organiques ou premières émanations» (p. 161). Contrairement aux *corpora simplicissima* du système spinozien (qui consistent en de purs points d'espace et ne font corps que par ensembles infinis), ces substances organiques, bientôt baptisées molécules, relèvent d'une hétérogénéité radicale : elles sont «variées à l'infini dans leurs formes, dans leurs natures, dans leurs manières de se mouvoir» (*ibid.*). Cette multitude de molécules hétérogènes forme une «foule immense et active» «remplissant l'espace» de ses mouvements qui «s'entrechoquent». Malgré les infinies variations qui caractérisent leur diversité, ces molécules ont en commun d'être «si déliées que leur ténuité échappe à l'idée» (*ibid.*). La formule est dense, riche et complexe, comme toutes celles du *Tintinnabulum*. Elle mérite qu'on s'arrête sur ses diverses connotations.

La ténuité souligne que ces molécules relèvent du domaine de ce que nous appellerions l'infiniment petit : ce qui échappe tellement à la vue, aux limites de notre sensibilité, que cela doit également échapper à notre capacité de nous en faire une idée claire et distincte. Plus précisément toutefois, l'adjectif *délié* désigne non seulement quelque chose de «fin, menu» (Furetière), de «grêle, mince» (Littré), mais il s'apparente surtout par l'étymologie au «délicat» (davantage qu'à la déliaison). Or *delicatus* (de *deliquare*) se réfère en latin à ce qui a été «rendu liquide», au liquéfié. Littré (citant Bonnet) précise que «délié se dit aussi, dans un langage technique [de la physiologie], des humeurs des corps vivants». Par ailleurs, la plupart des dictionnaires de l'époque illustrent l'épithète «délié» en l'associant, quant au sens littéral, au fil (à la toile, au textile, à la ligne, au trait, tous caractérisés par leur minceur et leur ténuité) et, quant au sens figuré, à l'esprit («les Italiens ont l'esprit plus fin & plus délié que les Suisses», Furetière)<sup>9</sup>.

De ces différentes connotations, gardons l'intuition que les molécules dont se compose le monde du *Tintinnabulum* sont des entités hétérogènes entre elles, relevant de variations infinies, déployant leur activité en tant que multitudes, et se situant aux états-limites de la ma-

<sup>9</sup> C'est ce qui apparaît bien dans l'article «DÉLIÉ» de *l'Encyclopédie* : «il se dit au simple, de tout ce qui a très-peu d'épaisseur relativement à sa longueur, un fil délié, un trait délié, &c. & au figuré, d'un esprit propre aux affaires épineuses, fertile en expédients, insinuant, fin, souple, caché».

térialité, là où l'infiniment ténu ne tient à l'existence que par un fil, là où le solide tend à se liquéfier, là où l'organique se dissout dans l'humoral, là où les esprits animaux touchent à l'esprit des nations.

C'est à partir de ces éléments (apparemment) premiers que le *Tintinnabulum* construit son univers, par des processus de composition de plus en plus vastes et de plus en plus complexes. Les ensembles que forment les molécules peuvent produire des végétaux, des zoophytes (comme le fameux polype d'eau douce), des animaux (dont les singes), et enfin des humains. L'apparition, à partir d'un certain degré d'organisation, de « facultés intellectuelles » (p. 163) s'accompagne d'une insistance à décrire les êtres plus complexes comme composés non directement de molécules, mais plutôt de « linéaments », c'est-à-dire de fibres. À ce niveau supérieur (en complexité) de l'organisation de la matière universelle, la puissance propre d'un être (sensible, puis intelligent) se mesure à trois caractéristiques du réseau de fibres qui le constitue : l'individu sera doté d'une existence d'autant plus affirmée que ses linéaments auront pu croître « en quantités, en ramifications [et] en solidité » (*ibid.*). L'individuation passe donc par la multiplication des linéaments (muscles, tendons, nerfs, synapses), par la densité du maillage qu'ils tissent entre eux, et par la fermeté acquise par chacun d'eux ainsi que par les faisceaux qu'ils forment ensemble.

À l'activité conçue comme un entrechoc au niveau premier des molécules se substitue dès lors une activité conçue sur le mode d'une impulsion capable de « communiquer un mouvement de vibration » (*ibid.*). Pour reprendre l'image des statuettes de bronze évoquées dans la section précédente, ce qui compte à ce niveau supérieur de complexité, c'est n'est pas tant que les clochettes se frappent, mais c'est bien plutôt que ces chocs ponctuels produisent des sons (vibratoires et ondulatoires) capables de se développer et d'interagir dans une certaine durée. Le degré d'existence de l'individu se mesure précisément à la persistance d'« un mouvement de vibration régulier et distinct » (*ibid.*) : tel un son de cloche, je ne me maintiens dans l'être qu'autant que je peux faire durer la vibration stable qui constitue mon individualité. Ou, pour rester plus près de l'imaginaire des linéaments évoqué plus haut, mon existence est à concevoir comme la capacité du réseau de fibres-cordes qui me constitue de vibrer selon le mode singulier de résonance interne qui définit mon être.

Si le microscope de l'infiniment petit nous révélait, dans les premières pages du *Tintinnabulum*, des molécules s'entrechoquant pour former bientôt des linéaments amenés à tisser des réseaux de résonances, les dernières pages des *Pensées Métaphysiques* se placent du point de vue inverse, celui de *l'universalité* (titre de l'antépénultième

section), pour décrire la composition de l'univers à partir de l'infiniment grand. On y apprend que «l'univers est infini» et «peut se diviser en espaces», lesquels «sont infinis en quantités», mais «peuvent être bornés ou étendus» (p. 181). Au sein de cet univers unique et infini, chaque espace est à son tour composé de régimes, qui se composent eux-mêmes de globes, habités par des êtres dont la masse est constituée de molécules.

Au-delà des questions de taille et d'inclusion, ce qui distingue structurellement un régime d'un espace tient à ce que le second paraît se définir simplement par son étendue (informe), alors le premier s'organise autour d'«un point central et prépondérant, qui par la force de son mouvement de rotation entraîne, avec plus ou moins de rapidité, tous les globes qui lui sont inférieurs en gravité» (*ibid.*). On peut en déduire que «le régime» est à «l'espace» ce que le territoire est à l'étendue : une certaine structuration de la spatialité agencée autour d'un centre de pertinence. Quoiqu'a priori surprenant, le choix du terme «régime» pour désigner les territoires qui se constituent au sein d'une certaine étendue s'avère remarquablement riche et judicieux au vu des différentes connotations de ce mot. Les trois registres de sens signalés par Furetière permettent en effet de circonscrire une fonction ontologique très suggestive.

En termes de médecine, un *régime* correspond à «une manière de vie convenable à la disposition du corps» : un individu étant donné, le régime définit au mode d'existence qui lui permet d'assurer une convenance entre sa disposition intérieure et l'environnement dans lequel il doit subsister, l'entrée que l'*Encyclopédie* consacre à ce même mot mettant un accent particulier sur le lien étroit qui associe le régime au tempérament (aux humeurs) et au climat (à l'air que l'on respire, aux exhalaisons dans lesquelles on vit communément). En termes de grammaire, Furetière définit le régime comme «l'action d'un mot sur un autre, & la manière régulière de les joindre ensemble» ou, plus généralement, comme «la syntaxe ou concordance que des mots doivent avoir les uns avec les autres suivant les règles de la Grammaire, ou l'usage de la Langue» : de même que le régime grammatical d'un verbe (transitif) commande la présence d'un objet direct, permet ou interdit celle d'un complément indirect, de même le régime ontologique affirme la présence d'une structure relationnelle déterminant les modes de comportement des individus qui l'habitent. Enfin, en termes de palais, le mot renvoie à la fonction de «gouvernement et d'administration» : aussi bien la valence grammaticale que le gouvernement administratif consistent en la prescription de certains modes relationnels. On comprend donc qu'au sein d'un «univers» unique et



infini divisé en «espaces» eux aussi infinis, les régimes structurés autour d'un centre de pertinence correspondent assez précisément à la notion de «champ», aussi bien dans ses usages physiques (gravitationnel, électro-magnétique) que dans ses usages sociologiques (bourdieusiens).

Ce qui évolue à l'intérieur de tels régimes-champs est désigné par le *Tintinnabulum* et les *Pensées* sous le nom de «globes». Ce terme central dans l'ontologie proposée par ces textes mérite lui aussi un commentaire assez précis. À première vue, puisqu'il s'agit de décrire «l'univers», on pourrait être tenté d'assimiler les globes en question aux étoiles, aux planètes ou aux autres astéroïdes orbitant autour des centres de ces régimes (champs gravitationnels) que sont les galaxies et les systèmes solaires: «on appelle les astres les globes célestes», précise le *Dictionnaire de l'Académie* de 1762. En plus de désigner tout «corps sphérique», le terme de globe se réfère plus précisément à des «instruments de Mathématique» décrivant «les diverses régions de la terre» (globe terrestre) et «les étoiles du Firmament» (globe céleste) (Furetière).

Si l'on comprend bien l'analogie entre la planète Terre (plus ou moins ronde) et un globe, la notion de globe céleste, «sur lequel sont dépeintes les constellations avec leurs étoiles» (*Dictionnaire de l'Académie*), nous est davantage étrangère, mais d'autant plus suggestive des virtualités signifiantes du terme de globe. Celui-ci désigne aussi bien des sphères virtuelles (comme la «sphère publique») que des «boules» réelles: c'est seulement par une vue de l'esprit que les étoiles forment une sphère autour de la terre. Le «globe» désigne donc en réalité lui aussi un certain «régime» d'organisation de relations spatiales doté d'un point central par rapport auquel les différents constituants prennent leur sens propre. C'est ce qui apparaît clairement dans cette citation du même texte des *Pensées* consacré à la cartographie de l'universalité: «tous les globes peuvent être habités par des êtres ou semblables ou variés, en raison de la distance où ils se trouvent du point central et de la nature du globe qui a organisé leur existence» (p. 181).

Un globe «organise l'existence» des êtres (semblables ou variés) qui l'habitent: il gouverne leurs relations en fonction de sa structure propre et de la distance qui les sépare de son point central. On verra bientôt que ces «êtres» qui habitent les globes sont sans doute eux-mêmes à concevoir comme des globes, et que ce n'est qu'au terme d'une intrication complexe de globes emboîtés les uns dans (et à travers) les autres que l'on parvient à ces molécules «dont la force de cohérence et d'agglutination constitue la masse des globes» (*ibid.*). Dans leurs formes les plus petites, les globes s'identifient donc à la fois

aux « globules durs » que le cartésianisme postulait entre tous les corps visibles pour expliquer la propagation de la lumière, et aux « globules sanguins » qui étaient perçus comme les agents actifs véhiculés par les différents liquides circulant dans notre corps<sup>10</sup>.

La façon dont ces textes décrivent la structure de l'univers fait donc émerger deux propriétés générales. D'une part, du côté de l'infinitement petit, la nature semble faite de molécules « déliées », favorisant les états-limites d'entités toujours sur le point de passer du solide au liquide et au gazeux ; ces molécules déliées ne se stabilisent dans une existence individuée qu'en formant des linéaments, lesquels se tissent en réseaux, mais ce processus débouche alors sur un nouvel état-limite entre l'organisme et la vibration, entre le corpuscule et l'onde. D'autre part, au niveau des réalités macroscopiques et macrocosmiques, le monde est conçu en termes de champs sphériques, qui forment des globes de natures et de dimensions variables, au sein de régimes plus vastes qui donnent leur structure relationnelle générale aux espaces dont se compose l'univers. Atomes, molécules, globules, bulles, écumes : c'est toute une sphérologie (éminemment abstraite) que met en scène l'imaginaire du *Tintinnabulum* (dont l'auteur, comme on aura l'occasion de s'en assurer par la suite, a évidemment lu en détails la trilogie sphérologique de Peter Sloterdijk).

#### *La dynamique de l'agglomération et de l'émanation vaporeuse*

La dimension la plus suggestive de l'imaginaire ontologique proposé par le *Tintinnabulum Naturæ* tient moins à la description statique d'une structure générale rendant compte des différents niveaux de composition de l'univers qu'à celle des dynamiques de l'être qui animent et transforment chacun de ces niveaux. Si cette ontologie semble si attirée par les états-limites, c'est qu'elle valorise au plus haut point le passage, la transformation, la modification réciproque qui affecte les êtres au fil de leurs rencontres, de leurs rapprochements, de leurs cohabitations et de leur coexistence. Les citations déjà mention-

<sup>10</sup> L'article « GLOBULE » de l'*Encyclopédie* précise que ce terme « signifie à la lettre un petit globe. [...] Descartes a donné ce nom aux petits globes de matière subtile, qui forment ce qu'il appelle son second élément. C'est dans la pression des globules qui composent ce second élément, qu'il fait consister la lumière ». En physiologique, « ce terme est employé pour désigner de petites parties arrondies en forme de sphere, de globe, qui flottent dans la sérosité qui constitue le véhicule du sang, de la lymphe, du lait, du chyle, &c. C'est de la différence de ces globules, qui sont rouges dans le sang, blanchâtres dans la lymphe, que dépend la différente consistance, la différente densité de ces humeurs ».

nées dans les pages précédentes semblaient parler indifféremment de concours des molécules, d'entrechocs, d'agglutinations, d'amalgames, d'organisation, d'exhalaisons ou de vibrations. C'est la logique générale de ces diverses dynamiques qu'il faut désormais essayer de saisir, afin de montrer la fermeté théorique dont relève cette Métaphysique africaine, qui n'est déliée qu'en apparence.

Si la notion de «globe» est difficile à localiser à tel ou tel niveau de la composition intriquée de l'univers, depuis les plus petites «molécules» jusqu'à ces énormes «régimes» que sont les constellations, c'est que tout ce qui a une existence corporelle peut être perçu comme résultant d'un processus d'agglobulation. Dès la toute première description des «substances organiques ou premières émanations» (ou molécules) citée plus haut, on avait vu que

«leur foule immense et active en remplissant l'espace, s'est entrechoquée et agglutinée par la même force d'attraction et la même propension qui se remarque dans les individus pour les accouplements. La cohérence de deux organiques a commencé une première combinaison; la réunion d'une troisième a opéré un nouvel arrangement, une foule d'autres ont succédé et concourru à l'agglobulation des substances visibles et palpables» (p. 161).

Au fil de telles agglobulations sont apparus, on l'a vu, les végétaux, les zoophytes, les animaux, les humains ainsi que les différentes facultés intellectuelles rendues possibles par les réseaux de linéaments formés au sein du corps animal (les fibres musculaires, le système nerveux, les connexions synaptiques) ou au sein des communautés sociales (les séquences de sons et de lettres, les dialogues oraux, les correspondances épistolaires, et tous les réseaux de communication télégraphique, téléphonique, hertzienne, internet qui se sont mis en place à leur suite). On a vu également qu'au niveau le plus complexe de l'être, l'existence individuelle se mesurait à la quantité, à la richesse de ramifications et à la solidité des réseaux de linéaments constitués au fil de ces processus d'agglobulation, qualités nécessaires à donner à ces réseaux leur «ton» et leur «ressort» (p. 163). Je suis humain, je suis tel humain dans la mesure où des globes faits de molécules agglobulées ont été amenés à former telle agglobulation, définie par telles ramifications, dotées de telle densité, de telle solidité, de tel ressort et de tel ton, au sein de tel régime qui gouverne mes comportements en fonction des (in)convenances réciproques propres à la structure relationnelle caractéristique de ce régime.

Il faut toutefois concevoir que ces processus relevant de l'agglobulation ne constituent qu'un moment particulier du jeu infini «des agglobulations, des organisations et des volatilisations [qui] s'est opéré

et s'opérera des millions innombrables de fois, sans la moindre altération, ni déperdition de substance» (p. 161). Les processus relevant de la volatilisation sont non moins importants – et surtout, ils sont non moins constitutifs. Contrairement à la grande majorité des imaginaires matérialistes qui se plaisent à mettre en balance la création et la destruction, et à faire osciller l'être (la nature) de l'un à l'autre, selon un mouvement qui commence par solidifier des formes de vies pour les voir fatalement se dissoudre dans une décomposition mortelle, le *Tintinnabulum* paraît faire osciller son ontologie entre deux formes de déploiement de la vie – sans vraiment chercher à inclure la destruction et la mort dans l'image qu'il nous propose de la nature. L'avant-dernière section des *Pensées Métaphysiques*, intitulée *De la Vie Humaine*, située entre la description macro-structurelle proposée par *De l'universalité* (abondamment commenté plus haut) et la conclusion en vers fournie par le *Système Antithéocratique de Spinoza*, est particulièrement révélatrice à cet égard, et mérite elle aussi d'être analysée de près.

«Commencer à vivre, nous dit le paragraphe inaugural, c'est entrer dans un sentier extrêmement tortueux, hérissé d'épines et de difficultés» (p. 182). Lorsque la suite mentionne «des sinuosités», «un vaste précipice», «des chagrins et des douleurs inconcevables», on s'attend à voir la mort pointer le bout du nez pour nous rappeler la nécessité de destruction à laquelle, dans le cadre de pensée naturaliste et matérialiste, ne saurait échapper aucun être créé. La fin de ce premier paragraphe opère pourtant un inflexionnement qui déjoue cette attente d'une référence à la mort et à la destruction :

«ainsi de précipices en précipices, on parvient à rentrer par la volatilisation dans le sein de la nature, et à faire partie de la substance commune, pour être agglutiné et organisé de nouveau, et reproduit sous la forme quelconque d'un individu phisique et palpable» (*ibid.*).

Euphémisation et variation bien peu originales sur le thème de la métempsychose, diront les lecteurs familiers de la pensée matérialiste et de la littérature libertine des Lumières<sup>11</sup>. La «volatilisation» évoquée ici est bien une mort qui ne dit pas son nom : même si toutes les molécules d'un corps vivant se recyclent pour s'agencer dans de nouveaux organismes au fil des processus (sans fin) de création-organisation et de décomposition-destruction qui scandent le devenir de la

<sup>11</sup> Voir par exemple à ce sujet Jean-François Perrin, «Soi-même comme multitude : le cas du récit à métempsychose au 18<sup>e</sup> siècle», *Dix-huitième siècle*, n° 41, 2009.

matière universelle, et même si cette totalité en devenir permanent (la « substance commune », la « nature ») ne « meurt » elle-même jamais, mais se trouve relancée par chacune des métempsycozes qui la régénèrent sans cesse, il n'en demeure pas moins vrai que l'existence de tel individu – c'est-à-dire de telle agglomération singulière de molécules – est bien bornée par la limite d'une mort décomposant les rapports qui définissent l'individu en question. Les *Pensées Métaphysiques* inventent d'ailleurs un mot pour cette dé-composition des rapports : la *dilabation*, dans laquelle les organismes tombent « par l'affaïssement des ressorts qui les ont agglomérés » (p. 169).

À cet égard, il n'est pas insignifiant que tout ce premier paragraphe adopte des régimes syntaxiques relevant de l'impersonnel (« commencer à vivre, c'est entrer... », « on parvient à rentrer... »). C'est seulement du point de vue de la nature en général et d'un « on » désingularisé que la mort peut être niée : de mon point de vue de sujet individualisé, la dilabation qui décompose mes rapports constituants sanctionne bien la disparition de mon corps et de mon existence singulière. Que mes parties décomposées puissent par ailleurs « être agglutinées et organisées de nouveau », se recomposant « sous la forme quelconque d'un individu phisique et palpable », cela dit bien à la fois que quelque chose renaît de chaque décomposition et que l'individu quelconque issu de cette régénération n'est pas moi.

Ce n'est toutefois qu'en apparence que le *Tintinnabulum* semble entonner ainsi un refrain classique de l'épicurisme répété depuis le libertinage érudit et Cyrano de Bergerac, jusqu'à Diderot et Léger-Marie Deschamps, en passant par le médecin Gaultier et l'abbé Meslier. Lisons en effet les deux paragraphes suivants de cette section *De la Vie Humaine*, qui apportent un infléchissement plus original à cette topique bien établie :

« Le Buffet d'orgue le plus complet sera toujours muet, sous la main du plus habile organiste, en quelque sens qu'il en fasse mouvoir les touches, s'il n'est pas vivifié par le contact de la vapeur aérienne, que lui fournit sans interruption le mouvement des soufflets.

Ce contact quoiqu'uniforme dans son principe, est modifié dans l'étendue des différents tuyaux qu'il parcourt ; et déterminé à différentes directions forcées par le jeu des registres et des touches, au lieu d'un mugissement uniforme, devient un son harmonieux qui s'émane en modulations différentes. » (p. 182)

On paraît retrouver ici un autre topos, celui de la production machinique de la vie par organisation particulière de la matière : l'image

de l'orgue canalisant les flux d'air pour produire des sons harmonieux ne se présente ainsi que comme une variation sur l'imaginaire émergentiste qui recourait traditionnellement à l'image de l'horloge ou du moulin, canalisant des flux de pression mécanique, de vent ou d'eau pour produire des opérations aussi précieuses et bien réglées que marquer le temps ou transformer des grains de blés en farine. Les érudits reconnaîtront également la présence latente de la notion d'« âme ignée » (d'âme du monde ou de souffle de vie) derrière cette « vapeur aérienne » en laquelle se résout (provisoirement) toute la « substance commune » émanée de la volatilisation subtile de nos parties corporelles en voie de recomposition. Enfin l'analogie du Buffet d'orgue ne manquera pas de rappeler aux familiers du *Rêve de d'Alembert* l'image du clavecin-philosophe à laquelle Diderot est revenu à divers moments de sa réflexion.

Loin d'en diminuer l'originalité, tous ces rapprochements aident à mieux cerner la singularité de la volatilisation décrite par le *Tintinnabulum Naturæ*. Les textes cités nous fournissent en effet très précisément la formule propre de cette singularité qui nous invite à imaginer cette volatilisation comme produisant une vapeur vivifiante capable de s'émaner en modulations différentes. Reprenons rapidement chacun des termes de cette formule synthétique.

a) L'*Encyclopédie* définit la vapeur comme « l'assemblage d'une infinité de petites bulles d'eau ou d'autre matière liquide, remplies d'air raréfié par la chaleur & élevés par leur légèreté jusqu'à une certaine hauteur dans l'atmosphère ». Ce rapport explicite entre vapeur et bulles en suspension conduit à retrouver des globes au cœur du processus de volatilisation qui paraissait d'abord se définir par opposition au processus d'agglomération. Cela invite à reconnaître au contraire que les globes sont partout, mais qu'ils peuvent être animés de dynamiques différentes, dont il faut pouvoir saisir à la fois les spécificités et les solidarités.

b) L'insistance que mettent le *Tintinnabulum* et les *Pensées* à associer la vie à la production et à la circulation d'une « vapeur raréfiée » confirme leur tendance à favoriser les états-limites, dans la mesure où la vapeur représente le devenir-gazeux d'un liquide dont les gouttes chauffées se transforment en bulles (de même que la matière « déliée » représentait le devenir-liquide des molécules).

c) Loin de sanctionner une simple euphémisation de la mort de l'individu, la volatilisation est conçue comme un agent essentiel de vivification : le dernier paragraphe de cette section nous apprend que l'« organisation » la plus parfaite ne sera « qu'une mécanique inutile » tant que ses ressorts ne seront pas animés par les flux de la vapeur ra-

réfiée. Alors que l'agglutination et la dilabation paraissent désigner des processus directement contraires, il n'y a en revanche pas tant un rapport d'opposition entre agglobulation et volatilisation qu'un rapport de complémentarité : il faut que dure « le complet de l'organisation » (individuée) pour que l'air traversant les tuyaux de l'orgue produise « un son harmonieux » plutôt qu'« un mugissement uniforme » ; mais il faut qu'il y ait eu volatilisation en vapeur raréfiée pour que l'orgue et l'organiste puissent nourrir un son soutenu et modulable.

d) Au lieu que la décomposition d'un individu soit « compensée » par la réorganisation de ses parties en un autre individu, le passage à l'état de vapeur raréfiée paraît constituer une élévation du mode d'existence de l'individu qui est à la source de cette volatilisation. Pour rendre compte de cette « exaltation » dans des termes qui recourent également le vocabulaire du changement d'état, on peut dire que la volatilisation constitue une *sublimation* – à entendre à la fois dans son sens chimique de passage de l'état solide à l'état gazeux et dans son sens psychanalytique d'élévation des pulsions sexuelles vers des activités et des objets moins « bas » (mieux reconnus socialement, plus intellectuels, artistiques, etc.).

e) La volatilisation vivifiante des corps en vapeur raréfiée est caractérisée comme une *émanation*. Ce terme central dans le vocabulaire du *Tintinnabulum*, qui revient obstinément à presque chacune de ses pages, mérite d'être lu en gardant en mémoire l'imaginaire et les problèmes déployés par l'article que lui consacre l'*Encyclopédie* :

« on appelle ainsi des écoulemens, ou exhalaisons de particules ou de corpuscules subtils, qui sortent d'un corps mixte par une espece de transpiration. [...] Il est certain qu'il sort de pareilles émanations des corps qui nous environnent ; par exemple, que les plantes & les animaux transpirent, que les fluides s'évaporent, &c. Personne ne doute non plus que les corps odoriférans n'envoient continuellement des émanations, & que ce ne soit par le moyen de ces émanations, qu'ils excitent en nous la sensation de l'odeur. [...] Ces émanations operent avec beaucoup d'efficacité sur les corps qui sont dans la sphere de leur activité ; c'est ce que prouve M. Boyle dans un traité qu'il a fait exprès sur la subtilité des émanations. Il y fait voir 1°. que le nombre des corpuscules qui forment ces émanations, est prodigieusement grand ; 2°. qu'ils sont d'une nature fort pénétrante ; 3°. qu'ils se meuvent avec une grande vîtesse, & dans toutes sortes de directions ; 4°. qu'il y a souvent une ressemblance, & d'autres fois au contraire, une différence surprenante du volume & de la forme de ces émanations aux pores des corps dans lesquels ils péné-

trent, & sur lesquels ils agissent; 5°. qu'en particulier dans les corps des animaux, ces émanations peuvent exciter de grands mouvemens dans la machine, & produire par-là de grands changemens dans l'économie animale; enfin qu'elles ont quelquefois, pour ainsi dire, la faculté de tirer du secours dans leurs opérations, des agens les plus universels que nous connoissons dans la nature, comme de la gravité, de la lumière, du magnétisme, de la pression de l'atmosphère, etc.»

De même que les «globules durs» postulés par l'optique de Descartes, les émanations subtiles de Boyle ont pour fonction de rendre compte de *l'action à distance* que paraissent opérer les objets extérieurs sur nos sens et nos comportements. Lumière, sons, odeurs, gravité, pression, magnétisme: autant de phénomènes qu'on peut approcher en termes de champs d'action, et dont on essaie à l'époque de rendre compte en imaginant des particules «déliées» qui s'écoulent, s'exhalent, transpirent, s'évaporent des pores d'un corps pour pénétrer dans les pores d'un autre. Chaque individu animé apparaît ainsi comme un orgue dont les pores-tuyaux sont vivifiés par ces flux de molécules déliées<sup>12</sup>.

f) Au sein des emplois que fait l'époque de la notion d'émanation, il faut toutefois prêter attention au régime syntaxique très particulier et assez rare auquel recourt la section *De la Vie Humaine* lorsqu'elle parle d'«un son harmonieux qui s'émane en modulations différentes». S'il est d'usage commun de s'exhaler, de s'écouler ou de s'évaporer, donner du verbe *émaner* une tournure pronominale et réflexive paraît constituer une contradiction dans les termes. La première définition que Furetière donne de l'émanation la présente comme la «dépendance d'une cause, d'une puissance supérieure», ce qu'illustrent les deux usages affirmant que «Le pouvoir qui est donné aux Juges est une émanation de la puissance Royale» et que «L'ame raisonnable est

<sup>12</sup> La section des *Pensées Métaphysiques* traitant *De l'Amour* imagine les flux d'affects sous la forme d'«émission des molécules prolifiques dont tout individu bien constitué se trouve de tems à autre surchargé», caractérisant «un cœur très amoureux» comme «celui dont s'émane à la fois et avec impétuosité un grand nombre de ces molécules» (188). Pour une explication similaire des phénomènes d'amour et de sympathie en termes de molécules émises par une sorte de transpiration et pénétrant dans les pores du sujet énamouré, voir Charles-François Tiphaigne de la Roche, *L'amour dévoilé, ou Le système des sympathistes, où l'on explique l'origine de l'amour, des inclinations, des sympathies, des aversions, des antipathies, etc.*, s. l., 1749. Pour une analyse plus poussée de cet imaginaire de la sublimation et de l'action à distance (à partir de Tiphaigne), voir Yves Citton, *Zazirocratie. Très curieuse introduction à la biopolitique et à la critique de la croissance*, Paris, Éditions Amsterdam, 2011, spéc. p. 105-165.



une émanation de la Divinité». *S'émaner* consisterait donc à faire sortir de soi-même ce qui ne saurait en principe être attribué que par une puissance supérieure. On reconnaît ici le renversement qui caractérise toutes les philosophies anti-crétionnistes (matérialistes, émergentistes, spinozistes) de la modernité précoce : au Dieu (et au Roi) supposé(s) être à la source de la vie (et du pouvoir), on substitue le travail de processus auto-constituants qui conduisent la nature (et la multitude) à se donner à elle-même des formes d'organisation supérieures. Écrire que «le son harmonieux s'émane» de l'orgue revient à restreindre le rôle de l'organiste et à faire de l'harmonie une propriété émergeant de la convenance entre la vapeur aérienne issue de la volatilisation et les tuyaux agencés par le processus d'agglomération.

g) En plaçant ainsi la notion d'émanation au cœur de sa pensée, le *Tintinnabulum* ne peut manquer de fournir de nombreux échos à la théorie de l'émanation avancée par le néoplatonisme de Plotin. Au-delà d'importantes similitudes (l'obsession des sphères, la dynamique entre le centre et la circonférence, le modèle fourni par le rayonnement lumineux, le statut de l'Intellect, l'âme universelle<sup>13</sup>), il n'est qu'à lire le résumé du plotinisme proposé par l'article «Éclectisme» de l'*Encyclopédie* pour mesurer tous les points sur lesquels le *Tintinnabulum* prend le contrepied de Plotin. Loin d'être une sortie de l'Un vers le multiple, ou de l'Intellect vers les corps, l'émanation relève au contraire d'une poussée des corps (toujours multiples) vers un intellect qui reste à produire pour l'avenir. Loin que le pur soit donné dans l'Un originel situé hors du temps, la purification ne peut résulter que de la volatilisation de corps (préalablement agglomérés) en vapeur raréfiée interagissant avec d'autres corps agglomérés.

Car, sous les apparences d'une simple dilabation, c'est bien un processus d'épurement qui constitue l'enjeu vivifiant de la volatilisation : «la substance des tous les globes peut par la volatilisation obtenir un certain degré d'épurement», du fait que les molécules «les plus grossières se fixent nécessairement par leur force de gravité dans les différentes sentines<sup>14</sup> inférieures, d'où les parties pures se dégagent de nouveau, par une nouvelle volatilisation» (p. 181). (Davantage encore que Plotin, c'est bien entendu la tradition alchimique qui informe

<sup>13</sup> Sur ces points, voir par exemple Jérôme Laurent, *Les Fondements de la nature selon Plotin. Procession et participation*, Paris, Vrin, 1992, ainsi que Antoine Faivre et al., *Lumière et cosmos. Courants occultes de la philosophie de la nature, Les Cahiers de l'hermétisme*, Paris, Albin Michel, 1981.

<sup>14</sup> Le *Dictionnaire de l'Académie* (1762) définit la *sentine* comme «la partie la plus basse du navire, dans laquelle s'écoulent toutes les ordures», c'est-à-dire comme l'équivalent de nos égouts.

ce vocabulaire du mixte, de l'amalgame, de l'agglutination, de la vapeur raréfiée et de la purification progressive par des transmutations hiérarchisées en paliers-régimes<sup>15</sup>.)

h) La forme particulière d'émanation opérée par la volatilisation purificatrice sublime les globes en *modulations*. Aussi mystérieux que cela puisse paraître à première vue, la vaporisation des globes en bulles suspendues va de pair – grâce à « l'organisation physique de l'humanité » (p. 163) – avec la mise en vibration des corps agglomulés : les émanations les plus pures, à commencer par la vapeur raréfiée, « par leurs actions variées, continuelles et dirigées en tous sens, dilatent et pénètrent par un mouvement plus prompt que la lumière, les substances agglomulées, organisées et palpables, en heurtent les linéaments, auxquels l'impulsion de leur choc communique un mouvement de vibration » (*ibid.*). L'image de l'individu-orgue rejoint donc naturellement celle du clavecin-philosophe : tuyaux et cordes représentent adéquatement une organisation corporelle capable de sublimer la matière solidifiée en ondes modulées.

i) Enfin, dernier terme de la formule égrainée par les paragraphes précédents, la volatilisation produit une vapeur vivifiante capable de s'émaner en modulations différentes. Le jeu des émanations n'aboutit nullement au retour vers l'Un originel : si les corps dilabés paraissent être réintégrés à la « substance commune » (et prêts à composer de nouvelles formes quelconques), la volatilisation en vapeur raréfiée a pour horizon la production de différences, de vibrations inouïes et de modulations inédites.

J'espère que ces longs développements seront parvenus à donner une idée assez précise du « jeu des agglomulations, des organisations et des volatilisations » (p. 161) à travers lequel se constitue notre réalité quotidienne, ainsi que notre devenir humain dans le plus long terme. On pourrait certes rabattre vulgairement cette émanation de matière déliée et vivifiante sur la performance fantasmée du *tintinnabulum* phallique, sur la mécanique physiologique de l'excitation, éjaculation, cri de plaisir que décrivaient savamment les *Réflexions sur la génération des Males et des Femelles* commentées au début de cette étude. Et, de fait, la juxtaposition des deux petits traités métaphysiques et du recueil de poésies érotiques pourrait légitimement pousser un lecteur en quête de symbolique génitale à identifier une insistante isotopie sexuelle courant en sous-main le long du (pastiche de) néoplatonisme (dévoté) que propose la section consacrée au Premier principe :

<sup>15</sup> Sur cette tradition alchimique, voir les études réunies par Frank Greiner dans l'ouvrage *Aspects de la tradition alchimique au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris/Milan, Séha/Arché, 1998.

« Le premier principe ne pouvant être défini sous aucune Forme, ne laisse à l'imagination que l'idée vague d'un Tourbillon immense et incommensurable, qui est un résultat raréfié et amalgamé des atomes élémentaires, connus et inconnus, qui après en avoir été extraits par la volatilisation, en le pénétrant de nouveau, leur imprime un mouvement de force active, qui par l'entrechoquement et le frottement de leurs parties, dans tous les sens, occasionne une nouvelle volatilisation des parties les plus subtiles et les plus raréfiées. » (p. 175)

S'agit-il ici de la génération métaphysique de l'être, ou d'une orgie qui entrechoque et frotte des organes se pénétrant (et se re-pénétrant) joyeusement, dans un tourbillon de plaisir aboutissant à l'émission des parties les plus subtiles, culminant dans l'acmé d'un double mugissement modulé en une même vibration conjointe ? Quitte à paraître prude, je ne développerai pas les riches virtualités d'une telle lecture, préférant encore une fois détourner le regard vers les clochettes suspendues comme des bulles de vapeur à l'ombre des phallus ailés. Le moment est en effet arrivé de revenir à mon affirmation de départ, qui faisait de la lecture actuelle (et actualisante) du *Tintinnabulum* une aide précieuse au travail de l'imaginaire instituant par lequel les sociétés humaines fraient leur devenir. Qu'est-ce que peuvent donc nous apprendre aujourd'hui de pertinent ces délires vaporeux d'agglutinations amalgamantes et d'émanations vivifiantes ? Je répondrai en deux temps, qui ne feront à chaque fois qu'esquisser quelques pistes de réflexion.

#### *Noosphère et volatilisations*

Le premier grand enjeu de la pensée du Solitaire de Champagne me paraît être de proposer – avec quelques autres auteurs métaphysiciens « sauvages » de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle (au premier rang desquels je placerais Charles Tiphaigne de la Roche et Léger-Marie Deschamps) – une façon d'imaginer une ontologie propre à la noosphère. Nous avons une surabondance de modèles (philosophiques, physiques, physiologiques) visant à nous donner une image de la façon dont les corps agissent entre eux. Nous sommes en revanche extrêmement démunis dès lors qu'il s'agit de se faire une image de la façon dont une idée, un esprit ou une âme « agissent » sur une autre idée, sur un autre esprit ou sur une autre âme. De Charles Bonnet aux neurosciences actuelles, en passant par Destutt de Tracy, Teilhard de Chardin, Gabriel Tarde et Sigmund Freud, de nombreux auteurs ont bien entendu tenté de comprendre et de représenter les mécanismes propres

au psychisme humain et à la noosphère. Il reste néanmoins difficile de concevoir la nature et l'efficiencia propres aux réalités mentales, et toute intuition dans ce domaine est précieuse pour aider à nous repérer aujourd'hui dans un monde où nos formes de vie sont de plus en plus directement affectées par l'économie socio-politique de nos affects et de nos représentations mentales.

Or il se trouve que deux bons tiers du *Tintinnabulum* et des *Pensées Métaphysiques* qui lui servent de commentaire et de développement sont justement consacrés à faire déboucher l'ontologie de l'agglobulation et de la volatilisation sur une explication de la production et du fonctionnement des facultés intellectuelles et de l'âme. (On peut gager que Jacques-Antoine Grignon des Bureaux suivait assidument les cours des années 80 où Gilles Deleuze s'interrogeait sur « l'image de la pensée ».) La théorie des linéaments vibratiles et celle de la vapeur raréfiée ont en effet pour finalité commune et explicite de rendre compte de la formation de « l'âme » (p. 179) et des différences que l'on observe entre les « esprits » (p. 180). Il convient donc de réunir ces deux théories et ces deux vocabulaires apparemment distincts, voire incompatibles, au sein d'une même image (si possible) cohérente de la pensée.

Du côté de l'agglobulation, on a vu que des molécules agglutinées forment des linéaments qui se ramifient en textures dont la nature et les propriétés dépendent de la quantité, de l'intrication et de la solidité des fils-fibres ainsi tissés : dans leurs formes les plus faibles et les moins développées (qui correspondent à un mode d'existence purement sensitive), ces textures communiquent l'impulsion d'un choc extérieur à travers une vibration qui est entièrement modulée par cette impulsion extérieure (sans lui ajouter aucune permanence, aucun filtrage, ni aucun infléchissement). L'affermissement de ces textures leur permet progressivement d'acquérir des facultés proprement intellectuelles, ce qui exige que le réseau de linéaments ait acquis la capacité de se stabiliser autour de « mouvements de vibration réguliers et distincts » (p. 163), dotés d'une certaine autonomie à l'égard des impulsions extérieures. Tout dépend alors d'un équilibre subtil à obtenir et à maintenir, afin d'éviter à la fois une trop grande inertie interne du réseau de fibres (ce qui produit des « sots entêtés ») et une trop grande mobilité (produisant des « esprits faux », colériques ou délirants) (p. 180).

Du côté de la volatilisation, on a vu que la masse dont se composent les globes présente une tendance à s'épurer au sein d'un processus qui est dépeint comme une élévation « d'atmosphères en atmosphères » (p. 178) ou « de régimes en régimes » (p. 179), produisant une vapeur de plus en plus raréfiée. Même s'il est possible de rabattre

le texte sur une interprétation assez banale décrivant la façon dont « l'âme » (prise dans une acception dualiste) se détache progressivement du « corps », pour s'en libérer complètement lors de la dilabation de ce dernier au moment de la mort physique<sup>16</sup>, il me paraît bien plus intéressant de prêter attention à l'insistance que met l'auteur à souligner le caractère quantitatif de cette purification, de sorte que c'est toujours une certaine part de moi-même (et jamais « mon âme immortelle ») qui parvient à l'état de vapeur (plus ou moins) raréfiée<sup>17</sup>.

Une telle conception quantitative de l'âme a bien entendu un antécédent célèbre dans le système de Spinoza. On lit en effet dans le scolie d'*Éthique* V, 20 que

« cette âme (*mens*) est passive au plus haut point, dont les idées inadéquates constituent la plus grande partie, de façon que sa marques distinctive soit plutôt la passivité que l'activité qui est en elle ; et au contraire, cette âme est active au plus haut point, dont les idées adéquates constituent la plus grande partie, de façon que, tout en n'ayant pas moins d'idées inadéquates que la première, elle ait sa marque distinctive plutôt dans les idées adéquates manifestant la vertu de l'homme, que dans les idées inadéquates manifestant son impuissance. »

C'est sur la base (résolument anti-théocratique) d'une telle conception de la proportion d'idées adéquates qu'un esprit individuel (qui est toujours aussi social) sera parvenu à acquérir que le même Spinoza peut écrire, trois propositions plus tard : « l'âme humaine (*mens*) ne peut être entièrement détruite avec le corps, mais il reste d'elle quelque chose qui est éternel » (*Éthique*, V, 23). Dans un tel cadre de référence, l'ascension d'un être « de régimes en régimes » est moins à interpréter comme se référant à une cosmogonie multipliant les ciels intermédiaires, que comme désignant des *régimes de connaissance* de moins en moins inadéquats. Selon la logique du parallélisme spinozien, les agglobulations corporelles que nous sommes raffinent et ajustent la solidité, la souplesse, l'intrication et la densité de leurs textures (elles

<sup>16</sup> La section *De la substance épurée* donnerait de quoi justifier cette lecture (p. 185), mais le *Système Antithéocratique de Spinoza* pourrait être allégué contre elle (p. 200).

<sup>17</sup> Voir par exemple un extrait comme celui-ci : « La vapeur raréfiée émanée par la pensée est aussitôt remplacée par d'autres, qui communiquant aux fibres et linéaments de l'organisation complete des millions infinis de différens mouvemens de vibrations, d'extensions et de contractions, soit en même sens, soit en sens différens, soit d'une manière plus ou moins forte ou plus complete, soit en plus ou moins grande affluence, ou que la vapeur soit elle-même plus ou moins raréfiée, opère une nouvelle commotion ou sensation intellectuelle... » (p. 164).

se stabilisent autour d'«un mouvement de vibration régulier et distinct», p. 163), au fur et à mesure du même développement qui permet aux molécules et aux vapeurs habitant dans ces globes de se purifier, de se rectifier (p. 178) et de se raréfier au fil de leur élévation propre (la même stabilisation produisant «la circulation régulière de la vapeur raréfiée», p. 164). Sur le même registre «gnostique», la vapeur raréfiée fait écho (involontaire) aux derniers mots de l'*Éthique*, qui caractérisent tout ce qui est «brillant» (*præclarus*) comme étant «difficile autant que rare» (V, 42, scolie).

Une telle interprétation permettrait d'aider à résoudre le problème de savoir d'où vient et de quoi est faite exactement cette fameuse vapeur raréfiée que Jacques-Antoine Grignon des Bureaux met au cœur de son système. Certains passages paraissent en faire une donnée naturelle préexistante à l'intellect humain, comme lorsqu'on parle d'«une vapeur élastique raréfiée, vertu subtile émanée du choc des éléments» (p. 178), ou lorsqu'on apprend que «l'organisation physique de l'humanité n'a pu être l'effet d'une procréation subite, mais le résultat lent, progressif et imperceptible de milliers innombrables de variations qui l'ont précédé dans tous les règnes de la nature, mis en activité par le choc d'une vapeur raréfiée à l'infini» (p. 163). On en déduit que c'est parce que la vapeur raréfiée, émanée matériellement du «choc des éléments», exerce à son tour ses chocs sur les organisations animales que l'humanité en est arrivée à développer ses facultés intellectuelles. D'autres passages évoquent en revanche une «vapeur raréfiée émanée par la pensée» (p. 164), en insistant sur la nécessité de constituer des réseaux de linéaments bien organisés pour parvenir à la purifier.

La contradiction apparente commence à se résoudre lorsqu'on reconnaît avec Miguel Benítez que, dans la tradition panthéiste dans laquelle s'inscrit le *Tintinnabulum*, il n'est nullement étonnant de considérer que «tout est ainsi imprégné dans la nature d'un principe d'intelligence» (Benítez 2002, p. 65). Reste que la chose n'est guère intuitive, et continue à faire problème si l'on cherche non tant à ancrer le texte dans son époque qu'à l'utiliser pour nous orienter dans la nôtre. Il peut donc s'avérer utile de faire l'hypothèse que Jacques-Antoine Grignon des Bureaux a eu l'occasion d'assister au cours donné par Gilles Deleuze à l'université de Vincennes le 6 janvier 1981, pour y trouver une explication remarquablement claire et intuitive d'une telle omniprésence d'un principe d'intelligence au sein de la nature :

«[Spinoza] veut dire une chose très rigoureuse quand il dit que tout a une âme. Ça veut dire, tout corps, si simple qu'il soit, même la particule la plus élémentaire, vous ne pouvez pas la sé-

parer d'un pouvoir de discernement qui constitue son âme. Par exemple, une particule d'hydrogène se combine avec une particule d'oxygène, ou bien deux particules d'hydrogène se combinent avec une particule d'oxygène. Les affinités chimiques sont sans doute le cas le plus simple du discernement moléculaire. Eh bien le discernement moléculaire, c'est ça que vous appellerez une perception, tout comme vous appelez «mode de l'étendue», le mouvement et le repos moléculaire. Le mouvement et le repos moléculaires ne sont possibles dans l'étendue que dans la mesure où, en même temps, s'exerce un discernement dans la pensée. Tout est animé, toute particule a une âme, c'est-à-dire toute particule discerne. Une particule d'hydrogène ne confond pas, à la lettre, une particule d'oxygène avec une particule de carbone.»<sup>18</sup>

Selon le principe spinoziste du parallélisme entre l'attribut étendue et l'attribut pensée, on peut dire avec une égale justesse que la vapeur raréfiée (comprise à la fois comme un certain état de la matière et comme une connaissance adéquate) est «émanée du choc des éléments» ou qu'elle est «émanée par la pensée». Contrairement à l'interlocuteur de l'Orang-outang, nous pouvons sans doute nous satisfaire «d'être le petit fils d'un atome» et du fait «que la faculté intellectuelle d'une tête Théologienne ne [soit] qu'une commotion de la vapeur raréfiée universelle» (p. 165).

Si le détour par Spinoza et Deleuze permet de rendre intuitive la double nature de la vapeur raréfiée, force est toutefois de reconnaître que ce n'est pas sur le mode du parallélisme que le *Tintinnabulum* présente les choses. Il paraît bien y avoir interaction (c'est-à-dire causalité réciproque, ce qu'exclut le parallélisme spinoziste) entre les textures agglomérées et les émanations raréfiées, toutes les deux relevant des phénomènes matériels. Le paragraphe conclusif de la harangue de l'Orang-outang donne une vue d'ensemble de cette interaction :

«Le jeu des émanations raréfiées ne serait qu'un souffle toujours vague et toujours inutile sans le concours et la rencontre de l'organisation phisique, qui elle-même ne serait qu'une mécanique toujours inutile et toujours inanimée sans le concours et le choc de cette vapeur raréfiée ; leur concours mutuel sera toujours indispensablement nécessaire au développement de toutes les facultés tant intellectuelles que phisiques.» (*Ibid.*)

<sup>18</sup> Gilles Deleuze, *Cours du 6 janvier 1981*, disponible sur le site «La voix de Gilles Deleuze» (<http://www.univ-paris8.fr/deleuze/>, consulté en février 2007).

L'ensemble de ce dispositif (organisation physique de linéaments mis en réseaux + vapeur raréfiée qui vivifie ces réseaux en les traversant) propose donc à la fois une image de la pensée individuelle et une façon de concevoir les interactions constitutives de la noosphère. Les textures de linéaments rendent compte de la constitution de nos corps (individuels et collectifs), tandis que la circulation de la vapeur rend compte de l'action à distance par laquelle ces corps peuvent communiquer entre eux. Comment expliquer que la moitié de la population mondiale saute simultanément de son fauteuil en soir de finale de la coupe du monde de football ? Une intrication de réseaux de linéaments (synapses, nerfs, fils électriques, câbles, fibres optiques) sont vivifiés par des émanations déliées et vaporeuses qui circulent à très grande vitesse à la surface de la planète et à l'intérieur de nos corps (émissions par satellites, ondes hertziennes, courants électriques, influx nerveux, exhalaisons humorales). Le couple organisation physique / vapeur raréfiée (ou texture / émanation) ne se superpose au couple canal / information que de façon assez superficielle ; le dispositif proposé par le *Tintinnabulum Naturæ* est en fait beaucoup plus raffiné. Je ne suggérerai sa productivité conceptuelle qu'en ébauchant quelques thèses très brèves directement tirées de la lecture proposée ci-dessus, et visant à ouvrir quelques pistes d'analyse plutôt qu'à circonscrire la question :

1° Subjectivement, la pensée prend essentiellement la forme d'un choc commotionnel subi de l'extérieur.

2° En même temps qu'elle doit être sensible aux chocs extérieurs, une pensée doit parvenir à maintenir une certaine autonomie vibratile de son réseau de linéaments. En même temps qu'il doit pouvoir réagir aux évolutions de son environnement, le penseur doit pouvoir assurer un certain mode de « circulation régulière de la vapeur raréfiée ».

3° La pensée est une activité essentiellement transindividuelle : lorsque « je » pense, c'est qu'une vapeur impersonnelle vivifie la texture de mon organisation physique.

4° Un esprit peut agir sur un autre esprit en altérant les flux de vapeurs raréfiées qui le vivifient et/ou en altérant la texture du réseau de linéaments qui le constitue.

5° Faute d'être jamais parfaitement raréfiée, sans quoi elle cesserait d'être perceptible, ni jamais uniquement composée de « stercories »<sup>19</sup>, sans quoi elle ne pourrait pas circuler du tout, la vapeur qui traverse et anime les textures individuelles est perpétuellement emportée dans un processus de volatilisation (de purification, de rectification).

<sup>19</sup> Sylvain Matton signale (ci-dessus p. 61, n. 171) que ce mot est l'un des néologismes forgé par l'auteur du *Tintinnabulum*. On peut lui donner un sens proche de celui de scorie.



6° La noosphère possède, à chaque instant donné, une double existence, déterminée par la circulation des vapeurs vivifiantes qui l'animent et par l'état des réseaux de fibres qui la constituent.

7° L'enjeu de la pensée est d'intervenir dans «les millions infinis de différents mouvements de vibrations, d'extensions et de contractions» qui animent à chaque instant la noosphère, ainsi que le monde social (par son entremise).

8° On pourrait imaginer d'évaluer le mérite d'une intervention dans la noosphère selon l'estimation de sa capacité de choc commotionnel, selon les altérations générées par ce choc, ainsi que selon ses effets généraux de volatilisation.

Plutôt que de continuer à déplier une telle liste, je conclurai cette section en inscrivant la volatilisation produite par la pensée humaine dans le cadre du mouvement de lévitation que Peter Sloterdijk croit pouvoir repérer dans le long terme de nos développements civilisationnels. Il commence par connecter une série de faits apparemment hétérogènes qui tendent tous à indiquer un décollement de l'espèce humaine loin des racines qui l'attachaient à la surface de la terre et des contraintes immédiates de sa survie matérielle : vol en ballon de Montgolfier, expérience des Wright Brothers, démocratisation du vol de ligne, multiplication des missions spatiales et des envois de satellites, mais aussi diminution spectaculaire du nombre d'agriculteurs, diminution de la part de la nourriture dans le budget moyen des ménages (des pays riches), part croissante des «gâteries» permises par nos sociétés d'abondance, etc. Tous ces phénomènes relèvent d'une vaste tendance anti-gravitationnelle qui, selon Sloterdijk, présente la double propriété d'informer notre réalité quotidienne et de faire l'objet d'une dénégaration quasi-universelle dans nos discours socio-politiques. Nous – large majorité des habitants des pays riches – consacrons de plus en plus de temps à des activités «décollées» des besoins de la survie biologique (et donc soumises au défaut d'ancrage qui caractérise les errances du désir), et néanmoins, sur la base d'indicateurs comme le taux de croissance du PIB, nous continuons à traiter nos dépenses et nos investissements sociaux comme si la moindre courbe descendante constituait une menace pour notre survie. Le défi actuel consiste donc à prendre la mesure de notre état de lévitation, à la fois dans les périls propres qu'il comporte, dans les transformations mentales qu'il exige et dans les possibilités de redéploiement civilisationnels qu'il autorise<sup>20</sup>.

<sup>20</sup> Peter Sloterdijk, *Sphären III, Schäume*, Francfort, Suhrkamp, 2004 (trad. fr. *Sphères III, Écumes*, Paris, Maren Sell éditeurs, 2005, p. 597-760).

Un tel schéma historique insuffle un nouveau sens dans les volatilisations décrites par le *Tintinnabulum*. Au niveau des coïncidences superficielles, on ne pourra manquer d'être frappé – choqué ? – par le retour d'une variante du Priape polyphalle dans la photographie qui conclut le chapitre du livre de Sloterdijk, et qui sert à illustrer le fantasme de gâteries polymorphes et de jouissances tous azimuts sur lequel débouchent nos sociétés de surconsommations individualistes. Dans *Dr Müller's Sex-Shop ou voici comment je m'imagine l'amour*, l'artiste Jürgen Klauke propose lui aussi une multiplication de phallus dont le « premier principe » paraît clairement être de répéter aussi souvent que possible les plaisirs apportés par chaque « nouvelle volatilisation des parties les plus subtiles et les plus raréfiées » de l'être mâle... Tel est bien ce qui se dessine à l'horizon de la lévitation (post)moderne : le rêve d'une vie de plaisirs artificiels et prosthétiques, d'une évaporation des douleurs et des drames de l'existence dans un monde d'images virtuelles et éminemment volatiles.

Sur un mode, sinon plus léger, du moins plus optimiste, on peut aussi concevoir le mouvement historique de lévitation-volatilisation comme rendant compte de la part croissante que jouent les phénomènes intellectuels et affectifs dans le renouvellement de nos formes de vie. Par rapport à l'époque néolithique ou même à celle de Louis XV, les populations habitant aujourd'hui en Europe consacrent une part bien plus importante de leurs heures de vie éveillée à acquérir, produire, accumuler, échanger, encoder, décoder, altérer, améliorer, raffiner des connaissances, des messages, des images et des sons. Si l'on suit le *Tintinnabulum* en imaginant nos corps humains comme des textures de linéaments que font vibrer des vapeurs vivifiantes – intellectualisées et intellectualisantes – raréfiées par d'autres textures de linéaments, alors une histoire accélérée des trois derniers siècles tendrait sans doute à montrer une croissance spectaculaire du nuage total formé par ces vapeurs volatilisées. En conformité avec l'imaginaire proposé par Sloterdijk, l'humanité (riche) paraîtrait s'élever progressivement au-dessus du plancher des vaches, emportée dans un mouvement de volatilisation qui la pousse à s'évaporer de plus en plus – jusqu'à quand, et jusqu'à quelle rechute prochaine, ni le philosophe allemand, ni le Solitaire de Champagne ne nous le disent : les *tintinnabula* de Pompéi sont bien placés pour nous rappeler que toutes les émanations ne sont pas salutaires et qu'il est des vapeurs éminemment destructrices.

*Mondialité et globulisations*

Le second enjeu majeur d'une lecture actualisante du *Tintinnabulum Naturæ* me paraît être de nous inviter à imaginer la mondialisation comme *globulisation*. Une approche littéraire de ce texte ne manquera en effet pas de solliciter les résonances multiples qu'entretiennent la globalisation dont on nous rabat les oreilles depuis une quinzaine d'années et l'agglobulisation que méditait le Solitaire de Champagne à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Relevons d'abord qu'une telle lecture ne résulte pas (seulement) d'une projection arbitraire et anachronique, mais qu'elle suit un certain nombre d'invitations faites par le texte lui-même. De par le cadrage dialogal qu'il donne à sa dissertation métaphysique, le Solitaire sort non seulement de son trou champenois, mais des limites communes de la pensée « occidentale ». C'est bien la voix de l'Autre qu'il met en scène avec son « Métaphysicien des bois » – d'une altérité géographique (voire géopolitique), puisque la voix de la vérité (inaudible par le Théologien européen) nous vient d'Afrique, et d'une altérité zoologique, bien plus radicale encore, puisque c'est par la bouche d'« un individu semi-homme semi-bête » que nous parle cette voix venue d'ailleurs. De même que le système conceptuel ontologique favorise les états-limites, de même le dispositif d'énonciation se situe-t-il dans les zones-frontières de la sphère au sein de laquelle une parole articulée est acceptable.

Le texte pose ainsi d'emblée le problème des rapports entre la centralité majoritaire et différentes formes de marginalités installées à la circonférence des zones frontières – et aux limites de la médiasphère. Habitant des bois, Africain et Orang outang, le métaphysicien du *Tintinnabulum* est bien placé pour nous rappeler que le choc de la vérité vient toujours de la commotion d'un Dehors. Dans quelle mesure un « régime » globalisé peut-il maintenir des zones d'extériorité et de marginalité d'où lui parvienne la vapeur rectificatrice d'une altérité ? Dans quelle mesure aussi, et symétriquement, un tel régime peut-il « englober » l'ensemble de l'humanité dans les privilèges qu'il accorde aujourd'hui à une partie seulement de ses membres ? En s'efforçant de tirer les conséquences des attirances économiques centripètes et des mesures répressives centrifuges qui caractérisent nos politiques d'immigration actuelles, le philosophe Miguel Benasayag en est arrivé à prendre pour slogan « La société, c'est tout le monde »<sup>21</sup>. De par le porte-parole qu'il se donne, l'auteur du *Tintinnabulum* – avec le

<sup>21</sup> Miguel Benasayag, « L'idée est d'inviter les gens à témoigner de cette perte, de cette blessure », entretien paru dans *L'Humanité*, 27 avril 2007.

Montesquieu des *Lettres persanes*, le Diderot du *Supplément* et bien d'autres écrivains du XVIII<sup>e</sup> siècle – paraît nous inviter à envisager lui aussi une citoyenneté (philosophique) globale qui reconnaîtrait au Métaphysicien africain un droit à la parole (au moins) égal à celui dont jouit le Théologien français.

Or qu'est-ce que cette « Métaphysique Africaine », éditée « à Ardra en l'an premier de l'abolition des Préjugés », nous dit de la notion même de globe ? Non pas simplement – comme on l'entend répéter par les vapeurs qui vivifient quotidiennement nos postes de radio et de télévision – qu'un monde global est amené à voir ses frontières tomber, ses distances se rétrécir, ses différences s'aplatir au fil d'un mouvement irrésistible et unidirectionnel tendant à l'homogénéisation (souhaitée ou menaçante) des modes de vie. L'Orang Outang « semi-homme » est moins « bête » que nous en ce qu'il décrit l'agglomération comme un moment constitutif de toute réalité, à quelque échelle qu'elle se situe, comme un phénomène capable d'isoler aussi bien que de relier, et comme un mouvement qui demande à être resitué dans le jeu d'ensemble « des agglomérations, des organisations et des volatilisations » qui font évoluer nos formes de vie.

En effet, la globulisation, telle que la représente le *Tintinnabulum*, ne tend nullement en soi à liquéfier les rapports sociaux. (Jacques-Antoine Grignon des Bureaux a peut-être lu Zygmunt Bauman, mais il n'est certainement pas d'accord avec lui sur ce point<sup>22</sup>.) Les agglomérations représentent le moment de *solidification* de l'être ; c'est à travers elles qu'il s'organise selon des formes qui permettent à des amalgames de molécules de s'individualiser. Gardons-en pour première leçon que ce que nous appelons aujourd'hui « LA globalisation » n'est en réalité qu'une forme d'agglomération qui agit à l'échelle de la planète entière et dont la caractéristique principale n'est pas tant à chercher du côté de la dilabation d'organisations existantes (nationales) que du côté de l'émergence de nouvelles formes d'organisation : son résultat principal n'est pas tant de faire fondre les pièces de l'orgue dans une soupe uniforme et muette que d'ajouter des tuyaux supplémentaires qui permettent à de nouvelles harmonies (pour le meilleur) ainsi qu'à de nouveaux mugissements (pour le pire) de se faire entendre. Sous l'apparente décomposition des formes anciennes, apprenons à voir les nouvelles logiques d'isolation, de séparation, de convergence et de canalisation des énergies qui se mettent en place dans la phase actuelle de ce processus de globulisation.

<sup>22</sup> Zygmunt Bauman, *La vie liquide*, Paris, Éditions du Rouergue, 2006 et *Le présent liquide. Peurs sociales et obsessions sécuritaires*, Paris, Seuil, 2007.

C'est toutefois lorsqu'on essaie de comprendre le rôle des volatilisations (complément indispensable des agglobulations) que l'imagination ontologique du *Tintinnabulum* pose à nos conceptions de la globalisation une série de questions essentielles, qui tiennent à la définition des places et des rapports dynamiques qu'entretiennent le centre et la circonférence au sein d'un globe (ou d'un régime). Questions d'autant plus épineuses, toutefois, qu'elles paraissent faire l'objet d'une contradiction majeure entre les différents textes rassemblés dans le manuscrit édité par Sylvain Matton. Essayons de clarifier la chose autant que possible.

De prime abord, il semble constant, comme on l'a vu plus haut, que les processus de volatilisation participent d'une épuration conçue dans la verticalité : c'est en s'élevant de régimes en régimes que la vapeur raréfiée se rectifie. Lorsque le texte entre dans davantage de détails « techniques » sur les modalités de cette purification, et en particulier lorsqu'il l'articule en termes de position par rapport au centre et à la circonférence des globes et des régimes en rotations, deux mécanismes apparemment incompatibles se font jour. Alors que la section *De l'âme* fait de la zone centrale le réceptacle des stercories, et de la circonférence le lieu d'attraction et d'échange des molécules les plus épurées, la section *De l'universalité* renverse la logique, décrivant une attraction des éléments les plus légers pour le centre de rotation<sup>23</sup>.

<sup>23</sup> Le premier texte (*Pensées métaphysiques*, « De l'âme ») affirme que les Orangs Outangs « établissent des divisions morales dans l'immensité même et croient chaque division régie par le mouvement de rotation d'un globe prépondérant dans chaque régime dont les autres ne sont que les satellites. Ils disent que les organiques les plus raréfiés et les plus épurés [...] étant de leur nature les plus légers, sont toujours poussés du centre à la superficie par la loi qui oblige les corps graves à se réunir à un centre de gravité. Ces molécules épurées et raréfiées transmises d'atmosphères en atmosphères parviennent au point de réunion des régimes entre eux ; entraînées mutuellement par un mouvement rapide de rotation, elles passent et s'amalgament d'un régime à l'autre ; le régime le plus pur entraîne une plus grande portion des organiques qui lui sont analogues, et se dégage en proportion des parties moins pures qu'il restitue aux régimes voisins ; ainsi échangées et amalgamées, elles restent toujours d'autant plus pures qu'elles se maintiennent dans une atmosphère plus éloignée du centre, qu'ils considèrent dans tous les régimes et dans tous les globes comme le réceptacle des stercories et des impuretés » (p. 178). Le second texte (*id.*, « De l'universalité ») prétend au contraire que « chaque régime peut avoir un point central, lumineux et prépondérant, qui par la force de son mouvement de rotation, entraîne avec plus ou moins de rapidité, tous les globes qui lui sont inférieurs en gravité. [...] La substance de tous les globes peut par la volatilisation obtenir un certain degré d'épure, et ainsi volatilisée parvenir, par différentes gradations, jusqu'aux globes les plus approximés du centre, s'y purifier sans cesse, en se dégageant imperceptiblement des molécules les moins épurées » (181).

J'avoue ne pas être en mesure de réconcilier le sens des deux sections, mais j'aimerais néanmoins tirer un enseignement de leur contradiction même (pour autant qu'elle ne soit pas qu'apparente). Ce flottement dans la théorie des rapports entre centre et périphérie au sein des globes, Jacques-Antoine Grignon des Bureaux paraît l'avoir commis à dessein pour illustrer les thèses développées par Peter Sloterdijk dans le deuxième volume de sa trilogie sphérologique<sup>24</sup>. Du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle, selon le philosophe allemand, les Européens, en devant renoncer à la certitude d'être au centre du monde (sous le choc des découvertes de Colomb, Magellan, Copernic, Kepler), se sont affairés à construire des bulles immunitaires – les Globes – chargées de leur assurer par des moyens artificiels (relevant de diverses technologies scientifiques et administratives) la protection et le repérage qu'ils ne pouvaient plus attendre de leur inscription naturelle dans l'univers. Plus qu'une ouverture sur l'infini, cette longue phase civilisationnelle, qui situe donc dans notre passé l'âge d'or de la « Globalisation », a consisté essentiellement à cartographier les territoires, à établir des frontières (nationales), à définir des centres de pouvoir (administratif), à exclure ou à enfermer des comportements extravagants, à uniformiser les mesures, les normes et les produits – bref à intégrer et à repérer au sein d'une monosphère protectrice (pour certains) le multiple hétérogène d'un univers progressivement perçu comme menaçant, chaotique et désorienté. On conçoit facilement qu'au sein d'un tel dispositif, les rapports entre le centre de la monosphère, ses zones de proximité immédiate, ses régions plus éloignées et ses frontières extérieures deviennent l'obsession dominante de l'insécurité existentielle, ainsi que de la réflexion philosophique qui l'accompagne.

Les écrits de Jacques-Antoine Grignon des Bureaux apparaissent dès lors comme un document particulièrement riche et important dans l'évolution de cet imaginaire moderne de la Globalisation, telle que la définit Sloterdijk. Les *Pensées métaphysiques* décrivent un monde de globes et de régimes dont les composants sont amenés à « se modifier, se varier, s'épurer en raison de leurs différentes distances du centre lumineux » (p. 196) – on a vu que c'est précisément une structuration autour d'un centre de pertinence qui définissait leur mode d'existence. Ici aussi, les phénomènes de globulisation analysés par le texte prennent le contrepied des clichés qui dominent notre imaginaire de la globalisation : on nous invite souvent à envisager un monde devenu plat, lisse et infiniment glissant sur lequel investissements, marchandises et

<sup>24</sup> Peter Sloterdijk, *Sphären II, Globen Makrosphärologie*, Francfort, Suhrkamp, 1999 (trad. fr. : *Globes, Sphères II*, Paris, Maren Sell, 2010).

bientôt (?) main d'œuvre sont voués à circuler « librement », grâce à la suppression des rideaux de fer, des barrières douanières et des guichets protectionnistes. La lecture du *Tintinnabulum* nous rappelle que, sous la réalité visible des murailles, des clôtures et des uniformes, les réalités sociales sont agencées avant tout par des logiques d'attraction et de répulsion relevant de champs, invisibles comme tels mais néanmoins structurants. C'est bien à une multitude de centres, souvent (mais pas toujours) décalés entre eux, que nous confrontent l'avancée et l'accélération récente du mouvement de globalisation commencé il y a de nombreux siècles. Et comme dans notre lecture embarrassée des deux sections apparemment contradictoires des *Pensées métaphysiques*, le problème est précisément de déterminer qui se trouve projeté dans les zones de circonférence (les plus forts ou les plus faibles), qui se trouve aimanté par les régions centrales (les plus riches ou les plus instruits), qui est en mesure de résister aux forces centrifuges et qui bénéficie des forces centripètes. Ce sont les destins de milliers de migrants et d'emplois qui se décident dans de pareilles incertitudes. Personne ne doute que chaque régime et chaque sphère de la globalisation soit doté de son centre propre, d'une zone d'attraction maximale : le doute porte en revanche souvent sur l'emplacement durable d'un tel centre, sur la force de l'attraction et sur la nature des individus ou des collectivités qui en subiront l'effet d'attrait ou de repoussoir.

Selon les catégories mises en place par Sloterdijk, on passe ici d'un imaginaire rassurant (moderne) du globe, clos sur lui-même (la nation), à un imaginaire plus déstabilisant (postmoderne) de l'écume, soit d'une multitude de petits globes adossés les uns aux autres, en état à la fois d'isolation individuelle (chaque bulle est refermée sur elle-même) et de co-fragilité commune (l'explosion de mes voisins risquant de causer la mienne). Le *Tintinnabulum* conjugue toujours ses globalisations *au pluriel* : ce qui nous dérouté à sa lecture, c'est justement la sortie de la monosphère que la modernité institutionnelle a tenté de construire autour d'elle pour se rassurer. Une voix du Dehors vient nous rappeler que « les espaces » (au pluriel) « sont infinis en quantité » (p. 181) : elle nous donne l'image (éminemment vaporeuse) d'une multitude infinie de globes-bulles multipliant leurs centres relatifs mais privés de toute centration absolue, de tout étalon commun et de tout repérage à vocation universaliste. En ce sens, le texte peut être considéré comme se situant à la charnière entre ces deux grandes phases de notre développement civilisationnel : tout en restant (justement) hanté par la réalité des concentrations d'influence et de pouvoir, d'attractions et de rejets qui structurent nos régimes autour de certains centres et de certaines appartenances citoyennes (au sein d'un imaginaire moderne

du globe), il est d'ores et déjà habité par une conscience du multiple qui situe nos problèmes développementaux aux points de contact entre des globes agglutinés au sein de régimes marqués à la fois par une isolation et par une co-fragilité mitoyenne (qui annonce l'imaginaire postmoderne des écumes).

*Le temps de l'émanation et le temps de l'écriture*

La lecture proposée ci-dessus des écrits du Solitaire de Champagne se sera construite autour d'un double trou central. D'une part, je n'ai porté aucun respect à la « fonction auteur » dans mon interprétation des textes, faisant de « Jacques-Antoine Grignon des Bureaux » un référent vide, que les noms, les plumes et les instances les plus diverses sont venues investir tour à tour. (Je relève toutefois que ce référent vide est doté d'un signifiant suggestif : tout écrivain n'est-il pas un grignoteur de bureaux ? le semi Orang Outang n'est-il pas semi Jacques-le-fataliste pour la métaphysique, semi saint-Antoine pour les monstres globuleux enfantés par ses rêveries ?) Vivant à l'ère d'une mondialité globalisée au sein de laquelle « la société, c'est tout le monde », j'ai fait comme si, en lisant le *Tintinnabulum* et ses diverses suites, le statut d'auteur pouvait lui aussi être attribué à tout le monde (Grignon des Bureaux, Spinoza, Tiphaigne de la Roche, Deleuze, Irigaray, Cixous, Bauman, Sloterdijk, Benasayag). L'incongruité d'un tel geste n'aura bien entendu échappé à personne. En guise de brève conclusion, j'aimerais pourtant tenter de justifier ce geste incongru, et cela au nom même des principes avancés par la « Métaphysique Africaine ».

Car il est un second trou central dans l'interprétation précédente, celui qui a laissé dans l'ombre le concept premier avec lequel l'Orang Outang ouvre sa dissertation :

« Le temps dont vous et moi ne connaissons que le nom, me semble être ce premier principe qui n'a point été créé, éternel, impassible, présent à tout ; il remplit l'immensité de l'espace, et par l'effet constant des émanations et réactions continuelles et infinies de sa propre substance, il agglutine, organise et volatilise toutes choses.

Il semble tout créer par l'organisation, et tout détruire par la volatilisation : il ne crée rien, il n'annihile rien, tout subit la loi constante, éternelle et invariable de sa modification. » (p. 161)

La notion même d'émanation impliquait l'écoulement du temps<sup>25</sup>. Le

<sup>25</sup> Pour une analyse fouillée et profonde qui montre à la fois les assises et l'originalité de la conception du temps développée par Grignon des Bureaux,



*Dictionnaire de l'Académie* de 1762 précisait justement que le même mot d'*émanation* s'utilise à la fois pour désigner « l'action d'émaner » (qui prend du temps) et « la chose qui émane » (qu'on pourrait croire donnée de façon stable mais qui se désigne dans la définition même encore au présent de l'émanation-en-cours, plutôt que comme le résultat d'une action passée). L'émanation que le *Tintinnabulum* met au cœur de sa pensée est donc une réalité qui est perpétuellement en train de se produire ou encore, comme le dit le texte lui-même, un « effet constant » (auquel on ne saurait reconnaître d'autre cause que lui-même).

Ma présentation du système ontologique ébauché par Jacques-Antoine Grignon des Bureaux s'est focalisée d'abord sur ses dimensions spatiales (univers, espaces, régimes, globes, molécules), avant d'en venir plus tard à ses aspects dynamiques (agglobulation, volatilisation), qui impliquent bien entendu un facteur temporel. Cette présentation était forcément trompeuse et illusoire, puisqu'elle faisait comme si les réalités observées à tel ou tel instant consistaient en des états, en des structures et en des objets stables, alors que cette « Métaphysique Africaine » nous avertissait d'emblée que tout n'est jamais que modification. En reconstruisant le système à travers ses différents niveaux de composition, j'ai donc été amené à faire comme si les « substances organiques ou premières émanations » étaient des données originelles (ce que pouvait bien entendu suggérer l'adjectif « premières »). Cela appelait forcément la question de savoir de quoi « émanaient » ces premières émanations. Or le texte répondait par avance à cette question en faisant précéder cette double expression (« substances organiques et premières émanations ») du possessif *ses*, ce qui en faisait une production issue uniquement du temps.

On comprend mieux l'importance de l'usage pronominal et réflexif que fera ultérieurement le texte du verbe *émaner* : tout, dans le monde du *Tintinnabulum*, *s'émane*, en ce sens que tout sort perpétuellement de soi-même, de son propre état antérieur – et non d'autre chose qui l'aurait produit de l'extérieur, tout en étant distinct de lui. Le possessif du principe décrétant que « tout subit la loi constante, éternelle et invariable de sa modification » peut s'entendre à la fois comme faisant référence à la modification du temps (à la modification apportée par le passage du temps) et à la modification du tout et de chacune de ses parties (au fil du passage du temps). C'est le tout et chacune de ses

---

voir la belle étude de Jean-Marc Mandosio, « Une révolution philosophique : le temps comme “premier principe” dans le *Tintinnabulum naturæ* », ici même, p. 113 *sq.*

parties qui s'émanent, qui se modifient sans cesse (sans jamais émaner d'autre chose que d'eux-mêmes).

Ce monde est donc peuplé de *devenirs*, et non de choses ou d'identités. (On peut gager sans grand risque d'erreur que Jacques-Antoine Grignon des Bureaux a lu de très près *Process and Reality* d'Alfred North Whitehead, et qu'il a tiré les conséquences les plus radicales d'un univers composé d'*actual occasions* et de *concrecence*, meilleur équivalent sans doute pour rendre le terme d'« agglomération ».) Il est dès lors logique que nous ayons de la peine à voir, et encore plus à toucher du doigt, les « globes », les « molécules » et les « vapeurs (plus ou moins) raréfiées » qui le constituent – et qui le constituent en le (et en se) reconstituant à chaque instant, quoique jamais totalement à l'identique, en vertu de « la loi absolument éternelle de la variation qui vivifie l'univers » (p. 174). Ce défi porté à la vue et à la perception du donné objectivé est aussi un appel à l'imagination : le *Tintinnabulum* nous demande d'imaginer un monde fait de devenirs (échappant à toute identité figée), un monde se composant d'agglomérations en train de prendre concrecence (plutôt que de globes tout faits), un monde en cours de volatilisations (plutôt qu'habité de vapeurs).

C'est précisément en ceci que le *Tintinnabulum* peut nous aider – pour en revenir à ma question de départ – à rendre compte de la façon dont le monde s'écrit actuellement. Il nous propose d'une part une image de la « mondialisation » comme une certaine forme de globulisation à échelle planétaire, composée de multiples agglomérations locales, au sein d'un processus en cours de réagencement des régimes relationnels ainsi qu'en cours de redéfinition des différents niveaux de concentrations et de périphérisations (une globulisation plurielle emportée dans un devenir d'écume). Il nous propose d'autre part une certaine image de la pensée comme participant d'un mouvement trans-individuel de volatilisation et d'évaporation progressive de la matière humaine en sa sublimation noosphérique. Ce monde de molécules, de flux et de devenirs compose sans doute un « Tout », et c'est bien l'ambition du projet ontologique du *Tintinnabulum* que d'essayer d'en rendre compte, mais ce Tout n'est « jamais donné ni donnable » (pour reprendre le leitmotiv de Deleuze<sup>26</sup>), il ne peut être conçu que comme un Tout ouvert sur ses devenirs, un Tout en train de se faire, un Tout que l'imagination et la pensée sont condamnées à devoir se donner à elles-mêmes à travers leur travail de conceptualisation. Telle est sans doute la fonction première du temps dans cette ontologie : ni donné ni

<sup>26</sup> Gilles Deleuze, Cours des 10 et 17 novembre 1981, disponible sur le site « La voix de Gilles Deleuze » (<http://www.univ-paris8.fr/deleuze/>, consulté en juin 2008).

donnable à aucun instant particulier, le Tout ne peut émerger (sans cesse) qu'à travers la durée. (À côté de Whitehead, Jacques-Antoine Grignon des Bureaux a bien entendu lu Bergson.)

Le temps qui joue un rôle central dans le *Tintinnabulum* est en effet le temps de la durée, et non celui du moment. De fait, hormis un échange de paroles entre un Africain enjoué et un Théologien maussade, il ne se passe rien de précis dans ces textes. Aucun « événement » n'y est évoqué : le temps y apparaît comme un devenir continu, comme un ensemble infiniment complexe de processus en cours – processus dont on en arrive à se demander s'ils peuvent vraiment « durer », puisque rien ne paraît assez stable pour s'installer dans aucune forme d'identité ni de permanence.

En même temps qu'ils affirment l'importance du temps, les premiers paragraphes du texte en nient aussitôt la dimension proprement historique. Qu'est-ce qu'un temps sans événement, sans basculement, sans scansion, sans irréversibilité, sans début et sans fin ? Le troisième paragraphe dit clairement que le temps « semble tout créer par l'organisation, et tout détruire par la volatilisation », mais c'est pour préciser aussitôt qu'en réalité « il ne crée rien, il n'annihile rien », se contentant d'imposer « la loi constante, éternelle et invariable de sa modification » (p. 161). Comme on a déjà eu l'occasion de le signaler en commentant le déni de la mort caractérisant la section *De la Vie Humaine*, s'efforcer de penser avec (et par) le *Tintinnabulum* impose donc de s'interdire d'envisager l'émergence (ou la disparition) d'une forme de vie comme relevant de la création (ou de la destruction), mais de concevoir tout ce qui existe comme le lieu d'un devenir en constante modification.

On peut donc revenir, pour conclure, sur le parti pris de lecture qui m'a fait considérer le nom de Jacques-Antoine Grignon des Bureaux comme désignant un lieu vide (ou trop plein), un lieu qui ne saurait en réalité être habité que par « tout le monde ». Selon les principes qu'il nous propose pour nous aider à comprendre la façon dont notre monde se constitue, le *Tintinnabulum* ne saurait avoir été « créé », ni en 1772, ni en 2002<sup>27</sup>, pas plus qu'à aucune date antérieure ou postérieure. Les *Rêveries* de l'Orang Outang ne sont qu'une forme singulière d'agglomération livresque résultant de la modification d'une quasi-infinité d'autres agglomérations qui ont touché à sa production : cela va

<sup>27</sup> Voir l'étude de Jean-Marc Mandosio où il est expliqué (ci-dessus p. 115, n. 13) qu'au sujet des écrits du Solitaire de Champagne la commission du CNL a « apparemment pensé qu'il s'agissait d'un canular, tant il paraît invraisemblable qu'un texte de ce genre ait pu échapper à l'attention des spécialistes de l'histoire des idées ».

des rames de papiers importées je ne sais d'où, de l'encre utilisée, mais, bien au-delà de cette édition récente, cela remonte au tracé par Sénèque des mots utilisés en exergue des *Rêveries*, aux statues de bronze enterrées par l'éruption du Vésuve, à telle lecture de Buffon, à l'évolution du mot *émanation* ou aux images de globe qui ont circulé dans la France des trois derniers siècles. Où faire passer la frontière extérieure délimitant l'ensemble des facteurs qui ont contribué à la production du *Tintinnabulum*? Où dire qu'il a commencé? Qui exclure de la société humaine qui a contribué à la production de cet ouvrage? Si «la société, c'est tout le monde», comment ne pas voir que c'est tout le monde qui a (plus ou moins) écrit le *Tintinnabulum*?

Comment, par ailleurs, séparer précisément «ce qui est en lui» de ce que mon interprétation «y a rajouté» (projeté, halluciné)? C'est avec l'aide, les secours, la matière et les illusions de toutes mes (insuffisantes) lectures antérieures que je m'efforce de comprendre ces textes difficiles. C'est à travers et grâce à tous ceux que j'ai lus (et rencontrés) jusqu'à aujourd'hui que le *Tintinnabulum Naturæ* peut prendre le sens que je lui ai reconnu. C'est bien également «tout le monde» – ou du moins tout *mon* petit monde à moi – qui l'interprète à travers ma postface.

Un tel temps anhistorique et une telle approche radicalement transindividuelle mutilent certainement une part essentielle des subjectivités humaines, qui ont besoin de se reconnaître une identité relativement stable, des limites relativement claires, ainsi que des scansions événementielles relativement significatives. Nul n'est besoin d'en faire le dernier mot de notre vérité ontologique. Il suffit d'en imaginer la possibilité et d'en tirer quelques implications. C'est à cette expérience de pensée que nous invitent les *Rêveries* de l'Orang Outang. Qui parle dans la phrase inaugurale évoquant «Le temps dont vous et moi ne connaissons que le nom»? Qui est ce *moi*? L'Orang Outang? Jacques-Antoine Grignon des Bureaux? Moi? Qui est ce *vous*? Un Théologien? Moi? Vous? De même que le terme de «régime» méritait d'être entendu dans son sens grammatical de valence syntaxique, proposant donc une structure abstraite qui peut «se réaliser» dans une infinité de phrases concrètes, de même le temps du *Tintinnabulum* mérite-t-il sans doute d'être entendu comme relevant d'abord d'un temps *verbal*: s'il peut être «présent à tout», comme le dit la phrase suivante, c'est qu'il redevient présent à chaque fois qu'on l'emploie, de même que le *je* incarne le locuteur chaque fois qu'un sujet parlant (quel qu'il soit) s'en empare.

De tels «régimes» verbaux (le temps présent, les pronoms personnels), nous ne pouvons connaître que les noms, et cela nous suffit à les

faire fonctionner proprement. Ces régimes illustrent parfaitement les agglobulations (les textures de linéaments) qui forment notre réalité. Comme un temps verbal, comme un pronom personnel, un texte (littéraire) fonctionne comme un orgue (une agglobulation de tuyaux) qui n'émet aucun son propre par soi-même, mais qui a besoin que circule en lui la vapeur vivifiante d'un désir d'interprétation pour produire ses mugissements ou ses sons harmonieux. Symétriquement, l'agglobulation (la texture de linéaments) que je suis moi-même reste inerte tant qu'une vapeur raréfiée communiquée par le texte, et issue (de près ou de loin) d'un autre cerveau humain, ne vient pas me vivifier, en me choquant toujours un peu, pour frayer des voies nouvelles par lesquelles mes molécules travailleront à leur purification. Devenir vapeurs pour faire vibrer et résonner des textures qui resteraient inertes sans notre intervention ; devenir orgue pour permettre à la vapeur raréfiée des textes passés de résonner dans notre présent : c'est cette double tâche parallèle que nous aide à comprendre le *Tintinnabulum Naturæ* comme constituant à la fois la vérité *De la Vie Humaine* et celle de la lecture littéraire :

« le phisque de l'humanité le plus complet et le mieux organisé ne sera qu'une mécanique inutile, s'il n'est vivifié par le contact de la vapeur raréfiée universelle, qui en met les ressorts en mouvement, et les y entretient aussi longtemps que dure le complet de l'organisation. » (p. 182)